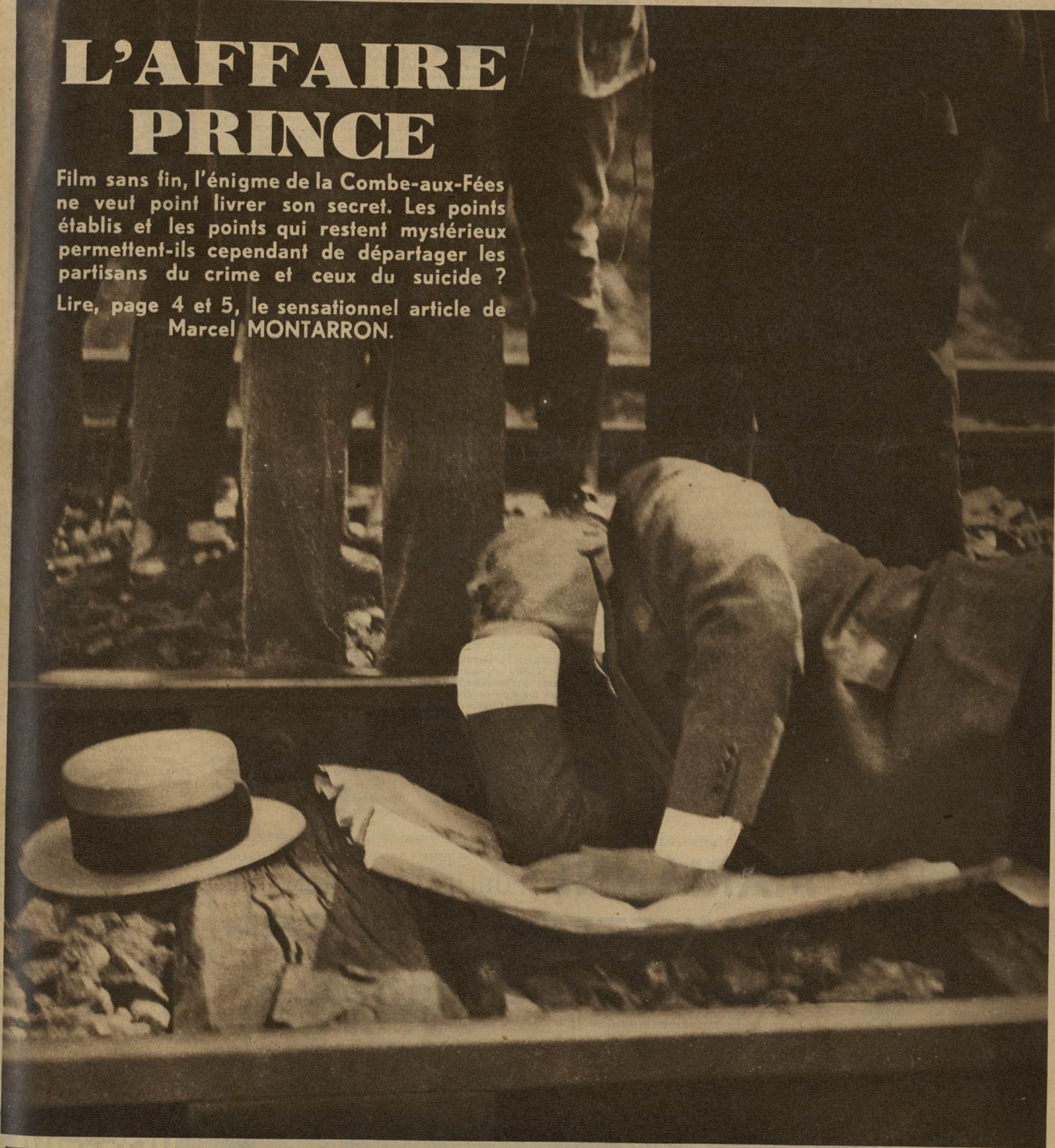


DÉTECTIVE

L'AFFAIRE PRINCE

Film sans fin, l'énigme de la Combe-aux-Fées ne veut point livrer son secret. Les points établis et les points qui restent mystérieux permettent-ils cependant de départager les partisans du crime et ceux du suicide ?

Lire, page 4 et 5, le sensationnel article de Marcel MONTARRON.



AU SOMMAIRE (Le film hebdomadaire, par Marius Larique. — Au fil de l'eau, par Maurice Aubenas. — Graines au vent, par Jacques Dyssord.
DE CE NUMÉRO: La semeuse de mort, par Roy Pinker. — Notre-Dame-des-Ténèbres, par Paul Bringuier. — Bandes armées, par Frédéric Boutet.

PARTOUT

Pauvres gosses

EN est trop ! Après le crime de Louis Romanet, qui jeta dans le canal de l'Ouëre sa fille Lucienne dont il avait placé le cadavre dans un sac, la mesure est comble et l'opinion publique, révoltée et émue, demande à la justice de se préoccuper davantage du sort des enfants martyrs et de sévir contre leurs bourreaux.

Le verdict du jury d'Ille-et-Vilaine qui prononça la peine de mort contre une mère abominable avait soulagé la conscience des honnêtes gens, que la décision scandaleuse du jury parisien dans le procès de Gabrielle Rivière avait si profondément touchée.

Gabrielle Rivière était accusée d'avoir tué à coups de pied dans le ventre sa fille Simone, âgée de six ans, une délicieuse enfant dont la directrice d'école était venue, à la barre, attester le caractère charmant et les qualités de travail et de sagesse. Elle fut acquittée par les juges populaires dans un de ces mouvements d'indul-



Les petites amies de Suzanne Goux fleurissent sa tombe.

gence qui confondent l'esprit le moins passionné.

Et voici que le Parquet de la Seine, alerté par ce sursaut de l'opinion (à laquelle il faut bien rendre hommage, car ses protestations ne sont pas vaines), vient de prendre l'initiative d'une procédure assez rare : il demande, par une assignation lancée à la requête du procureur de la République, la déchéance de la mère qui, malgré tous les arrêts du monde, n'en est et n'en demeure pas moins une meurtrière ; une meurtrière déclarée innocente par douze magistrats éphémères, mais jugée coupable par le tribunal de l'opinion publique.

Car la mort de la petite Simone fait frémir pour les autres enfants : Michel, âgé de huit ans, et Jeanne, âgée de deux ans. Après l'arrêt d'acquiescement, Gabrielle Rivière était rentrée à la maison ; on pouvait tout redouter pour les deux petits...

Sans doute, le point délicat pour les « juristes » est la répercussion d'une mesure de déchéance à l'égard du père. M. Rivière n'est pas coupable ; il fut même établi, aux débats de la cour d'assises, qu'il adorait la petite Simone. Pour que le jugement de déchéance ait une valeur pratique et puisse être réellement appliqué, il faudrait qu'il concernât également le père, de façon à éloigner les enfants du voisinage maternel.

L'objection a été soulevée : nous ne la croyons pas irréfutable. Dès qu'il s'agit d'enfants, tous les problèmes doivent être examinés sous le seul aspect de leur intérêt. La protection de la vie de ces pauvres gosses doit l'emporter sur tous les autres arguments, et nous n'hésitons pas à dire que si respectables que soient les droits du père, ils s'effacent devant les dangers éventuels que courraient le frère et la sœur de la petite Simone, martyre.

Au surplus, dans la plupart des procès de ces bourreaux immondes que sont les parents meurtriers, on constate que la cruauté du père ou de la mère a pour corrélation la faiblesse de l'autre époux.

Cette faiblesse, ce défaut de vigilance et d'autorité sont des manquements graves ; ils se paient ; lorsqu'on n'est pas capable d'empêcher le crime, lorsqu'on a assisté, impuissant, à des violences préales, on porte en soi une responsabilité morale et parfois même une responsabilité légale.

Le nom, « La Belle », désignant l'évasion vers la liberté n'a pas été inventé par un homme mais par le génie anonyme du malheur et la religion de l'espérance. Jamais la divinité du mot (du Verbe) ne s'est mieux affirmée qu'en celui-là, pour ce qu'il contient d'amour et de rédemption.

Il semble qu'Henri Danjou, lorsqu'il s'en fut au Venezuela et terres voisines, afin d'y rencontrer les amants de la Belle, ait tout de suite reçu par ce mot la révélation complète de son sujet. Ceux qui disent et pensent « la Cavale » ne portent pas en eux la foi qui domine la forêt ou l'océan avec un sabre d'abatis ou sur une mauvaise pirogue, la faim, la soif, la vase, les plaies brûlantes attisées par l'aiguille empoisonnée des anophèles, le doute atroce de mourir avant d'avoir gagné.

C'est pour *Défective* que Danjou avait accompli le voyage et j'en ai lu d'abord ici-même les émouvants chapitres. Chacun d'eux m'avait alors saisi par son action totale, avec son double attrait de document rare et d'angoissante aventure. Mais le livre « La Belle » que vient de publier les Editions de la N. R. F. m'apparaît maintenant comme une œuvre entièrement nouvelle dont je n'avais pu deviner l'architecture. Ainsi nous est-il loisible d'admirer un motif d'ornementation, un portique, une colonnade sans avoir encore deviné l'édifice lui-même tel qu'il nous apparaît lorsque notre regard en pourra prendre une vision d'ensemble.

Par la multiplicité même des aventures et des aventuriers qui se succèdent en son ouvrage, l'auteur a réalisé l'unité d'Aventure. Les héros et martyrs de l'évasion en leur diversité de chance, de force et de caractère concourent à créer l'évasion type, chacun anime de sa vie propre la passion de l'évadé qu'aucun évadé ne pourrait humainement exprimer à lui seul...

Il en résulte qu'Henri Danjou a véritablement écrit le roman de la Belle et qu'un seul personnage (une divinité, je l'ai dit) conduit l'allure enante intrigue. Roman robuste et pathétique où le rêve engendre l'action. L'adoration éperdue de la liberté accomplit le miracle de la libération... Mieux encore, l'idée « liberté » apparaît ici entièrement dépouillée de contingences — chimiquement pure — à ce point que l'auteur, pas plus que le lecteur, ne se peuvent soucier un instant de la moralité ni de la qualité intellectuelle des hommes qui en sont possédés.

Devant la Cour

Côté magistrature et côté barreau, l'épuration continue...

C'est décidément la date du 11 juillet prochain qui a été fixée pour juger M^r André Hesse, appelant de l'arrêt du Conseil de l'Ordre qui a prononcé sa radiation.

On a voulu que son cas fût liquidé avant les vacances, car il est utile de ne pas laisser persister le malaise... Il faut aller vite, tout en ne perdant pas la mesure de l'équité. M^r André Hesse sera défendu, non plus par M^r Jean Perrin, mais par son ancien collaborateur M^r Maurice Flach.

En ce qui concerne M. René Renault, son procès quoique jugé antérieurement par le Conseil de l'Ordre, ne sera soumis à la Cour que plus tard. En effet, il paraît opportun d'attendre la décision du Sénat, qui est actuellement saisi d'une demande en autorisation de poursuites contre l'ancien garde des Sceaux pour trafic d'influence.

Nous sommes en mesure de préciser que la Cour ne sera pas présidée par le premier président Dreyfus, mais par M. Jousselein.

LA "BELLE"

Innocents ou coupables, trop lourdement punis, lavés ou salis par l'expiation, peu nous chaut !... Ce n'est point le sujet de ce livre. Et j'en arrive pour ma part à négliger sa valeur documentaire incontestable pour m'abandonner à son émotion poétique. Car c'est bien l'épilogue d'un poème dantesque et que l'*Avis aux Damnés* « d'abandonner toute espérance » ne permettait pas d'imaginer.

Mais la vérité dépasse une fois de



Henri Danjou, dont le passionnant reportage sur « La route de l'évasion » vient de paraître.

plus l'imagination. Du fond du gouffre, le maudit aperçoit le ciel. Même le plus vil, le moins perméable aux sentiments nobles, s'il sait aimer suffisamment la Belle jusqu'au sacrifice de sa vie et croire en Elle, trouvera dans son amour et sa foi la force d'accomplir l'impossible ascension et il en sera par surcroît régénéré. Il aura passé sur ce *Puente de la Rehabilitation* qui n'est pas seulement un symbole mais un vrai pont lui aussi conduisant — près de Juan Griego, dans l'île Perle — à la clinique du D^r Bougrat !

Peut-être ai-je tort, bien que les lecteurs de *Défective* aient eu la primier de ce reportage, de ne pas rappeler les grandes lignes, de ne point situer le décor ni les acteurs.

L'enfer dont il s'agit n'est pas un mythe, il a sa place sur la carte du monde, en ce bout de Guyane qui évoque, par dérision, notre ancien empire américain. Marius Larique y est descendu pour vivre quelque

temps avec *Les Hommes Punis*. Dans des pages plus douloureuses d'être pittoresques, plus tragiques d'être colorées, il a exprimé avec trop d'intensité l'horreur du bagne pour que nos lecteurs n'en aient conservé l'inaltérable hantise.

Et dans les cycles les plus reculés (à la Royale, Saint-Joseph, au Diablot), de Cayenne à Saint-Laurent, jusqu'à Charvein au fond même de la cellule où tourne un révolté moribond, dans les ténèbres du châtement, il avait déjà perçu comme une leur céleste d'amour et d'espoir : la Belle !

Le Paradis où s'en fut Henri Danjou est lui aussi situé sur une côte du Nouveau-Monde, où ne chantent les anges, les séraphins ni les trônes, dans une petite république espagnole brûlée de soleil où chaque citoyen doit arracher sa fortune à la nature riche et méchante, cruelle et capricieuse... Paradis des terres rouges de l'or ou des nappes puantes de pétrole, paradis du travail harassant, de la lutte épuisante... Mais terre libre où l'évadé, s'il plaît à Dieu et à la police, n'est pas rendu au pénitencier.

Danjou y a vu l'arrivée des hommes que Larique avait rencontrés au départ, du moins les heureux qui, ayant résisté à toutes les tortures, vaincu toutes les chances, n'étaient point tombés en cours de route entre les mains des gendarmes ou entre les bras de la mort.

Il a écouté leurs récits, provoqué leur confession, mesuré leur bonheur et reconstitué le drame de la fuite, les péripéties de la longue route de brousse, de fleuve ou d'océan.

Henri Danjou possède un art simple, dépouillé, direct, qui donne leur place aux faits sans les alourdir de commentaires. Lorsque notre angoisse trop longtemps comprimée risque d'éclater, il fait jouer la soupape de sûreté d'une exclamation courte, naïve : « Quand on a souffert ça, on a payé ! », « J'en arrive à douter de Dieu ! », « Dites, si l'on m'y renvoyait maintenant, serait-ce juste ? »

L'auteur de *Place Maubert* et des *Enfants du Malheur*, comme son maître et parrain littéraire Albert Londres, le don de voir en profondeur et d'exprimer beaucoup d'émotion en peu de phrases, il saisit le détail imperceptible et l'amplifie jusqu'à la généralisation. Il possède aussi le secret d'animer le récit, de le parer d'ironie, de créer le mouvement qui entraîne et de maquiller en sourire la petite grimace que l'on fait pour retenir les larmes...

Louis ROUBAUD.

PARTOUT

VOILA CENT ANS

L'enfant cuite au four !

Les parents qui torturent, mutilent ou tuent leurs enfants sont de tous les temps. Plusieurs de ces bourreaux viennent encore de défrayer l'actualité. Le mois de juin 1834 n'en compta qu'un, mais un dont les forfaits dépassent tout en cruauté.

Les douloureux événements que nous allons raconter se passèrent à Douai. Les époux Henri Caron, établis boulangers depuis peu dans cette ville, avaient quatre enfants dont le plus âgé était une fillette de six ans, la petite Alice. Les époux Caron, nul ne pouvait l'ignorer, se querellaient sans cesse et se menaçaient de mort. Mais certains savaient aussi qu'ils n'en étaient pas moins d'accord pour se faire journalièrement les mystérieux bourreaux de leurs bambins ; à peine le couple Caron était-il installé à Douai, que l'on constata sur tout le corps de la jeune Alice des marques de violences. On murmurait que le



Le père plaçait la pauvre Alice sur une pelle à fournil.

père, après l'avoir battue, la plaçait sur une pelle à fournil et la tenait exposée dans le four encore chaud pour cautériser ses blessures.

Mais un jour le père informa un voisin de la mort soudaine de son enfant. Le médecin du Parquet, alerté par la rumeur populaire, ordonna le transport du petit cadavre à la Morgue et fit arrêter Henri Caron. L'autopsie révéla que la fillette avait eu les deux pieds entièrement brûlés, ainsi que le ventre, les poignets et les bras. Ce qui sembla confirmer que les brûlures avaient été causées par de la braise enflammée, c'est que les reins, les cuisses jusqu'aux jarrets ne formaient plus qu'une plaie à vif...

Devant ces constatations très nettes, la mère fut à son tour arrêtée. Elle tenta de se disculper, en invoquant sa lâcheté :

— Lorsque je m'opposais aux tortures qu'il faisait subir à ma pauvre Alice, mon mari me menaçait de me jeter dans un four avec elle.

— Mais tu oublies, maman, de dire à monsieur que c'est toi qui attachais ma sœur en croix sur la pelle, avant que papa la mit au four !... s'écria la cadette d'Alice.

Cette réplique était trop accablante pour la mère. Elle éclata en sanglots et raconta quel avait été le long martyre de sa fille aînée. Après l'avoir séquestrée, en la faisant presque mourir de faim, les époux ne la sortaient de sa retraite que pour la battre jusqu'à ce qu'elle tombât évanouie. Alors, le père se jetait avec rage sur l'enfant sans connaissance, lui mettait les bras en croix et, muni d'un couteau, le misérable s'acharnait à faire des incisions sur les parties de chair tuméfiées. L'enfant, revenue à elle sous l'effet de la douleur, poussait des cris horribles que le père étouffait, en lui introduisant des charbons enflammés dans la bouche. Puis, quand la mère avait étendu et attaché sa fillette toute sanglante sur une longue pelle, Henri Caron s'avancait vers son four encore chaud, et il y maintenait sa pelle garnie de son enfant.

On sentait du dehors l'odeur des chairs brûlées... Le couple comparut devant les assises. Le père fut condamné à mort et guillotiné. La mère s'en tira avec quelques années de bagne.

Invitation compromettante

Dans le plus hermétique huis clos, devant la cour de Cassation tout entière réunie, sous la présidence de M. Lescouvé, en conseil supérieur de la magistrature, comparait jeudi dernier M. Raymond, juge d'instruction près du tribunal de la Seine.

Le grief qui vaut à ce magistrat d'être traduit devant une juridiction disciplinaire est le mauvais choix de ses relations mondaines : M. Raymond a accepté une invitation à déjeuner de Georges Garfunkel, dont il a été question, ces temps derniers, à propos de l'affaire Prince. Une photographie prise dans le jardin de la villa où Garfunkel avait reçu le juge, représenterait celui-ci donnant familièrement le bras à son hôte.

On ne reproche à M. Raymond — il importe de le dire — aucun acte portant atteinte à l'honneur, même simplement un manque de discernement. Et c'est un grief qui n'est pas négligeable lorsqu'il vise un juge d'instruction, chargé des affaires dites « financières ». Mais il conviendrait aussi, par simple équité, d'établir à l'usage des magistrats, un annuaire des « gens à voir » et des « gens à éviter ».

Ainsi seraient refusées les invitations compromettantes.

Les dangers du cocktail

La ligue pour la défense du régime sec de New York a publié d'alarmantes statistiques concernant les ravages opérés par l'heure du cocktail parmi les jeunes filles du monde.

Les grands bars et les hôtels de luxe encouragent tout particulièrement les *cocktail-parties*, auxquelles accourt tout le public élégant de New York. Or, il a été constaté que c'est le sexe faible qui abuse le plus en ce moment des privilèges accordés par le régime humide.

Non seulement les meurtres et suicides deviennent de plus en plus fréquents chez les jeunes ferventes du cocktail, mais les plus innocentes parmi celles-ci et les moins portées au vice, commettent mille imprudences en sortant du bar.

C'est ainsi que la circulation est gravement compromise par de gracieuses automobilistes atteintes d'intoxication éthylique.

« Nous estimons, conclut ce rapport sévère, que 65 % des accidents de la rue sont dus au régime humide. A l'heure du cocktail, les rues de New York ne présentent plus de garanties de sécurité. »

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
PUBLIE CETTE SEMAINE
MARIANNE
LE MYSTÈRE CARNERA
dévoilé par l'ancien manager du champion du monde, Léon SÉE
"Auteuil-Longchamp"
La grande semaine hippique, par André BEUCLER et Jacques MORTANE

TOUS LES MERCREDIS
16 pages illustrées **75c.**

Abonnements (France et Colonies)
Un an **32 fr.**
Six mois **18 fr.**

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION
PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

REDACTION
PARIS (VI^e)
DIRECTEUR
MARIUS LARIQUE

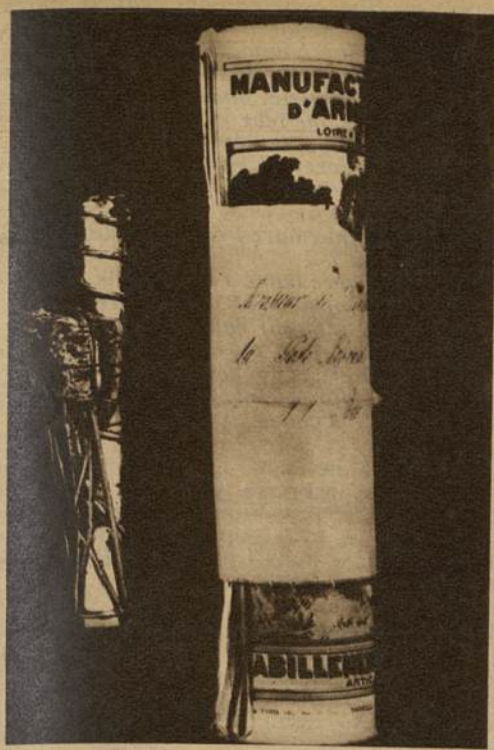
ABONNEMENTS
PARIS (VI^e)
FRANCE ET COLONIES
ÉTRANGER (TARIF A)
ÉTRANGER (TARIF B)

1 an 6 mois
65,00 35,00
85,00 45,00
100,00 55,00

DÉTECTIVE

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Défective"

LES MANIAQUES



L'explosif (à gauche) avait été placé dans le livre (à droite) avec un soin particulier.



M. Azelon qui fut blessé en ouvrant le paquet où était enfermée la bombe.

Il y a quinze jours, nous avions l'occasion de parler ici d'une certaine catégorie d'illuminés qui, à l'occasion de toutes affaires criminelles, inondaient les journaux et les policiers de lettres anonymes indiquant les pistes les plus invraisemblables.

L'actualité nous amène aujourd'hui à vous présenter une nouvelle série de candidats à la folie intégrale.

Dans une ville comme Paris, les exploits des maniaques sont pour ainsi dire incessants. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'ils paraissent agir par série, poussés en partie par l'esprit d'imitation. Qui a oublié la véritable épopée des piqueurs, il y a quelques années ?

Un maniaque s'était avisé de trouver un plaisir aigu à piquer sournoisement avec une épingle les femmes qui se trouvaient près de lui dans le métro.

Quand les premières plaintes arrivèrent au Parquet et qu'ainsi les journaux firent au piqueur une belle publicité gratuite, il trouva aussitôt cent imitateurs dans Paris. On piquait partout : dans le métro, dans l'autobus, dans les cinémas et jusque dans la rue. A tout moment, on voyait une femme pousser un petit cri et se mettre à hurler : « On m'a piquée ! » Bien entendu, l'autosuggestion aidant, se crurent piquées quantité que ne l'étaient pas et cela devint bientôt une véritable hantise.

La foule lyncha à moitié quelques innocents, car les véritables maniaques sont d'instinct trop rusés pour se laisser prendre. Puis, un beau jour, sans rime ni raison, les piqueurs disparurent comme ils étaient venus. Ils laissèrent d'ailleurs la place aux tacheurs. Le sadisme de ceux-là procédait de la même manie, mais ils avaient perfectionné le système. Armés de seringues dans lesquelles ils mettaient de l'encre, ils choisissaient autour d'eux les passantes vêtues des robes les plus claires, les plus délicates, et y projetaient un jet coloré.

Les tacheurs disparurent comme les piqueurs et, il faut bien le reconnaître, depuis longtemps déjà, les Parisiens n'ont pas eu à subir d'assauts d'ensemble. L'imagination collective des demi-fous paraît à court.

Bien entendu, les exercices privés isolés qui ne connaissent pas la publicité des journaux parce que ça n'en vaut vraiment pas la peine, n'en sont pas moins quotidiens. Je me souviens d'avoir assisté, place du Combat, à une scène extrêmement amusante. Une petite fille, de sept ou huit ans, marchait sagement sur le trottoir, revenant de l'école ou allant faire une commission pour sa mère. Elle était

nue-tête avec une grande tresse, terminée par un ruban bleu, qui tombait presque jusqu'aux reins. Un monsieur fort grave, avec un chapeau melon, une barbiche poivre et sel et des lorgnons, la rejoignit par derrière et d'un coup de ciseaux lui coupa sa natte. La petite se mit à hurler. Par malheur pour le maniaque, un agent était à quelques pas. En deux bonds il fut sur le petit vieux et l'agrippa solidement au collet.

A ce moment, la scène était irrésistible. Le brave agent, représentant de la santé morale et de l'équilibre nerveux du peuple, secouait vigoureusement le monsieur à binocle qui restait tout pantois avec ses ciseaux dans une main et sa tresse de cheveux dans l'autre. A côté, la petite fille tâta d'une main sa nuque mutilée et pleurait tout ce qu'elle savait.

Une foule, rapidement assemblée, et qu'animait par moitié le rire et la colère, accablait le maniaque de quolibets virulents.

Comme le cas m'intéressait, je le suivis au commissariat, où fort aimablement le commissaire m'autorisa à le suivre dans la rapide enquête qu'il fit. C'est ainsi que, une heure plus tard, le commissaire, le petit vieux et moi-même arrivions dans le petit appartement du maniaque, pour une perquisition de pure forme.

L'homme aux ciseaux nous fit les honneurs de son domicile avec une politesse un peu amère. Il vivait seul et, dans sa chambre, nous découvrimmes la plus invraisemblable collection qu'on puisse imaginer.

Les dragons de l'Empire, arrivant dans une ville conquise, coupaient les cheveux des femmes pour en faire une crinière à leur casque.

L'histoire connaît encore des généraux vainqueurs qui s'en faisaient des matelas. Plus modeste, mais non moins sûr de son goût, le petit vieux de la place du Combat se contentait de les collectionner, soigneusement étiquetés.

Il devait y avoir longtemps qu'il jouait ainsi des ciseaux, car sa collection était fort complète. Il y avait des tresses blondes, brunes, des mèches rousses, des frisons de toutes les couleurs. Sur chaque touffe de cheveux était piquée une petite étiquette d'un laconisme suggestif :

« Huit ans — lycéenne (sera très aimée) — tramway 46, etc., etc... »

Le commissaire et moi étions stupéfaits. Le petit vieux s'animait, nous présentait sa collection en s'exaltant dans chaque parole. Il avait fini par oublier complètement dans quelles conditions il se trouvait et je n'oublierai jamais le regard de détresse qu'il eut quand le magistrat rafla toute la collection, en fit un paquet sans poésie et l'emporta sous son bras pendant que le maniaque prenait le chemin du Dépôt.

Il est à remarquer que tous ces piqueurs, ces tacheurs et ces coupeurs de cheveux ne s'attaquent qu'aux femmes. C'est là une des formes les plus courantes de l'érotomanie. Le degré au-dessus, dans la folie sexuelle, est l'exhibitionnisme, puis le viol. Mais ceci est une autre histoire.

Il est bien entendu que les maniaques des lettres anonymes, c'est la forme la plus universelle, la plus basse, la plus révoltante du sadisme cérébral. Dans les cinq parties du monde, chaque jour, des gens qui sont bâtis comme vous et moi, qui sont parfaitement équilibrés dans leur travail, dans leur vie familiale, prennent une heure de leur journée pour écrire d'une écriture déguisée, sur du papier d'écolier, des lettres non signées à leurs amis ou à des personnalités, ou à des inconnus, pour leur dire qu'ils sont trompés ou que leur femme veut les empoisonner, ou bien qu'ils n'ont plus qu'un mois à vivre. Combien de drames ont à l'origine une lettre anonyme, combien de crimes ces maniaques n'ont-ils pas sur la conscience.

Venons à l'actualité qui a suscité cet article. Paris est en proie depuis quinze jours aux exploits de deux séries de maniaques, qui sont d'ailleurs peut-être deux maniaques isolés.

Il y a d'abord eu l'incendiaire de Maisons-Laffitte. Celui-là ne m'apparaît pas d'ailleurs comme un pur sadique.

Il se mêle à sa manie un vague sentiment de vengeance grossière. Il en veut aux chevaux de courses, ou plus exactement aux entraîneurs de chevaux de courses. Parieur malheureux, garçon

d'écurie renvoyé, on ne sait pas. Toujours est-il qu'il a mis le feu successivement à trois écuries de Maisons-Laffitte et que les pur-sang de l'entraîneur Head, comme ceux de l'entraîneur Pelat ont été sauvés à grand-peine.

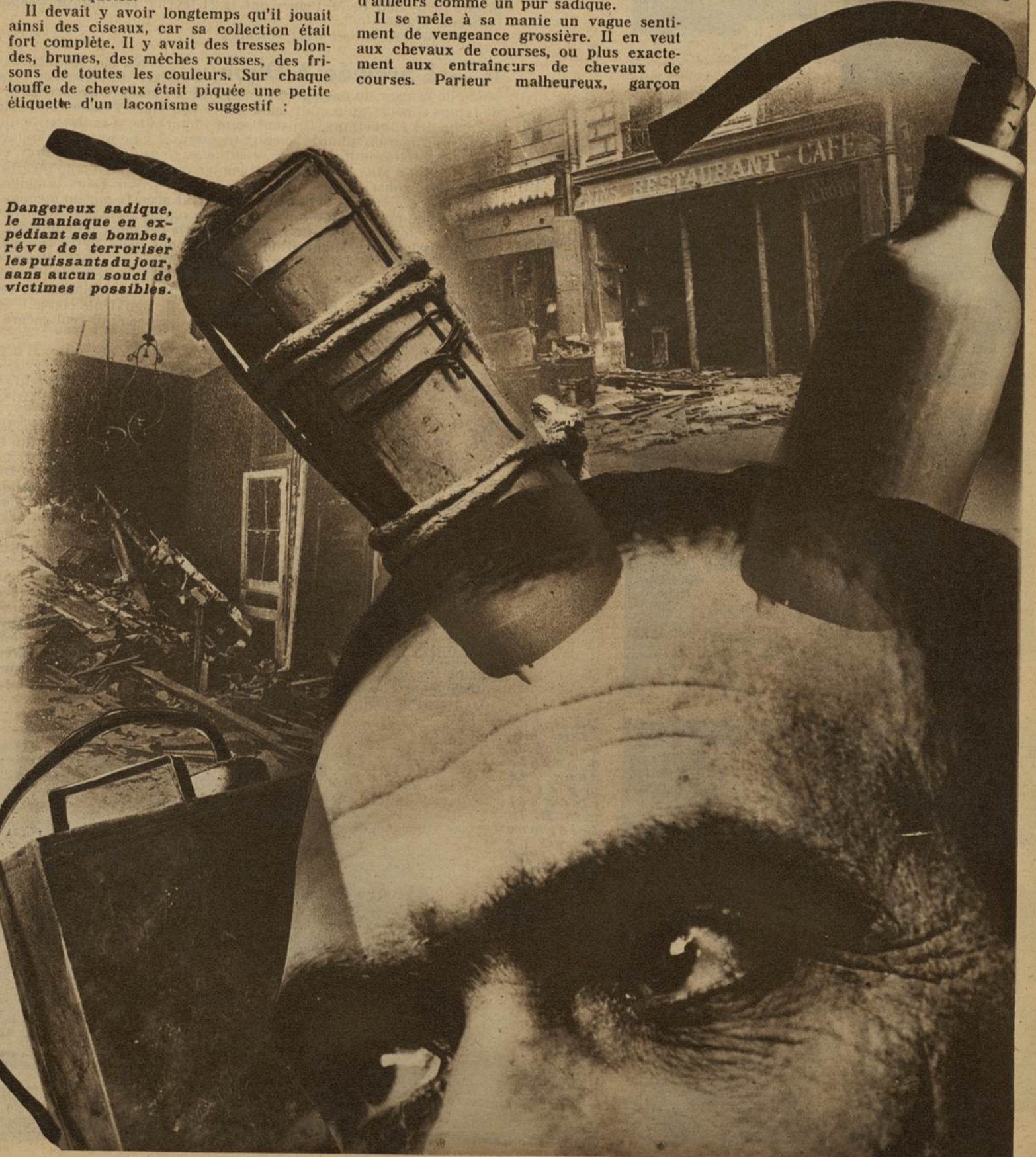
Le maniaque a enjolivé son système, dernièrement. Il prévient maintenant et il menace. L'entraîneur d'une des plus grandes écuries de Maisons-Laffitte reçoit régulièrement depuis un mois, à la cadence de deux ou trois par semaine, des pneumatiques laconiques dans lesquels on l'avise aimablement que ses boxes et ses greniers brûleront le 29 juin.

Enfin, nous avons eu l'assaut du maniaque le plus dangereux qu'on ait vu depuis longtemps. Celui-là envoie des bombes. On est stupéfait d'ailleurs en imaginant l'organisation cérébrale du bonhomme qui a usé, des heures et des heures, pas mal d'ingéniosité et un peu d'argent pour fabriquer une dizaine d'engins explosifs qu'il enveloppait dans un catalogue et qu'il expédiait à diverses adresses, chez des gens qu'il ne connaissait sûrement pas. C'est peut-être un terroriste primaire qui s'imaginait que son paquet échoirait dans les mains mêmes des grands industriels auxquels il les adressait. Le résultat, c'est que deux ou trois de ces bombes ont vraiment explosé et de petits employés ont été blessés. Un autre résultat, heureusement plus amusant, c'est qu'une quantité de gens sont terrorisés quand ils reçoivent un paquet et que l'on apporte avec précaution au laboratoire municipal des colis qui, ouverts avec les précautions d'usage par les spécialistes, se révèlent receler du saucisson ou des plaques photographiques.

Voilà le nouveau chapitre à l'histoire des terroristes d'opérette et des maniaques de tout poil. Il n'y a plus qu'à attendre que leur imagination nous en fournisse la suite.

M. LECCO.

Dangereux sadique, le maniaque en expédiant ses bombes, rêve de terroriser les puissants du jour, sans aucun souci de victimes possibles.



L'AFFAIRE

LES POINTS ÉTABLIS

MAGINEZ un film policier dont l'auteur, après avoir exposé les éléments d'une énigme trop parfaite, ne saurait plus conclure. On croirait naturellement, tout d'abord, qu'il s'agit d'une habileté, que pour mieux passionner son public, le metteur en scène prolonge à plaisir l'intrigue, multiplie les épisodes, mais qu'il va, la semaine suivante, livrer la clé de l'histoire. Vain espoir. La semaine suivante, la fin est encore ajournée.

— Concluez, lui murmure-t-on, le public s'impatiente.

— Mais comment ?

— N'avez-vous pas lancé l'idée d'une mafia qui, à l'heure H, et conformément aux ordres reçus, enlevait la victime, la déposait endormie sur la voie ferrée et l'abandonnait ainsi au plus horrible des supplices.

— C'est juste. Mais le thème a perdu de sa vraisemblance, depuis certain épisode un peu trop marseillais.

— Faites surgir d'autres assassins à gages.



Nul n'a vu M. Prince s'embarquer à la gare de Lyon, à midi 32, nul ne l'a vu être abordé à son arrivée à la gare de Dijon (à gauche).



I. — Le départ pour Dijon.

C'est par les déclarations de Mme Prince et de son fils, Raymond, que l'on a pu reconstituer les circonstances du départ du conseiller, pour Dijon. Le matin du 20 février, M. Prince quitte son domicile vers 10 h. 40, se proposant de se rendre à pied au Palais de Justice, lorsque, peu après, un coup de téléphone retentit. Un inconnu, se faisant passer pour le docteur Erhinger, de Dijon, annonce que Mme Prince mère, atteinte d'occlusion intestinale, a été transportée d'urgence dans une clinique, qu'elle va être sans doute opérée, et que la présence de son fils est indispensable.

Comme on délibère sur le moyen de prévenir M. Prince au Palais, celui-ci, par un curieux hasard, revient à son domicile pour rechercher son porte-monnaie oublié. On lui fait part du coup de téléphone. Il paraît bouleversé par la nouvelle. Il s'assoit un instant, pour se remettre. Puis il décide aussitôt de prendre le premier train, le rapide de midi 32.

A aucun moment, il ne songe à demander le numéro de téléphone du magistrat, le rapide de midi 32. A aucun moment, Mme Prince ne songe, elle non plus, à téléphoner à Dijon, à la clinique.

Le magistrat part donc pour la gare de Lyon. Il a placé dans sa valise son nécessaire de toilette et sa serviette. Il arrive à la gare un peu en avance, téléphone à sa femme pour le lui dire.

— Je suis en nage, dit-il. Je vous enverrai une dépêche, ce soir.

On a cherché à reconstituer aussi l'emploi du temps et l'attitude du magistrat durant les jours qui ont précédé le fatal voyage. Si les interprétations diffèrent, les témoignages concordent. Depuis le 1^{er} février, M. Prince est en proie à une vive agitation morale. L'affaire Stavisky, qui a déchaîné l'opinion publique, l'obsède.

M. Prince, à tort ou à raison, s'affole. Chef responsable, il est, en même temps que son supérieur direct, M. Pressard, procureur de la République, convoqué chez M. Lescouvé, premier président à la Cour de Cassation, pour fournir des explications.

Il revient bouleversé de cette entrevue. Un de ses amis, M. Guérithault, qui dîne chez lui le soir même, le trouve pâle, angoissé, lointain.

L'agitation de M. Prince, ne cessera jusqu'à sa mort. Le magistrat n'a qu'une pensée : dégager sa responsabilité. On connaît sa visite du 15 février — spontanée cette fois — chez M. Lescouvé. Il veut libérer sa conscience.

— Je n'ai pas dit, jusqu'ici, la vérité, déclare-t-il. J'ai bien soumis les rapports de police à M. Pressard, mais celui-ci les a étouffés. J'ai retrouvé les preuves de ce que j'avance.

Ces preuves, M. Prince ne les montre pas, mais promet de les apporter sous peu. Il annonce même à son ami, l'expert Caujolle, qu'il prendra la précaution de les faire photographier. Or, le 19 février, veille du drame, avant-veille de la nouvelle comparution du conseiller devant M. Lescouvé, M. Prince n'a pas encore réalisé son projet. Personne n'a vu les documents, si accablants pour M. Pressard, qu'ils doivent, du même coup, dégager de toute faute M. Prince. Et l'anxiété du magistrat ne s'est pas atténuée.

Car on a de l'anxiété de M. Prince d'autres indices : M. Prince raconte à ses amis qu'il est suivi, qu'on épie ses allées et venues, qu'un mystérieux inconnu l'a abordé. A son foyer même, il ne cache pas sa tristesse : une amie du ménage a déclaré avoir entendu Mme Prince s'émoouvoir de l'étrange mélancolie qui accablait son mari. Au Palais même, on s'étonne du subit changement d'humeur du conseiller. N'est-ce pas M. Lapeyre, l'un des magistrats instructeurs, qui, apprenant la mort tragique de M. Prince, eut pour premier réflexe de porter la main à son front, évoquant ce que beaucoup avaient remarqué : les signes de l'intense désarroi moral du magistrat. Bien mieux, n'est-ce pas la propre belle-mère de M. Prince qui, le 21 février, répondit au téléphone, à une amie anxieuse d'avoir des précisions sur l'affreux drame :

— Ce pauvre Albert s'est suicidé !

II. — L'arrivée à Dijon.

Il n'a pas été facile, tout d'abord, de reconstituer d'une manière précise l'arrivée du conseiller Prince à Dijon. L'envoi du télégramme, au bureau de poste de la gare, le passage du magistrat à l'hôtel Morot, sa hâte à quitter l'hôtel, tout cela se situait dans un laps de temps si court qu'il était malaisé d'y voir clair. Plusieurs témoignages, d'ailleurs assez confus, venaient compliquer la tâche des enquêteurs. Un seul point importait : à sa descente du train ou à la sortie de la gare de Dijon, M. Prince avait-il ou non été abordé par des inconnus ? Une auto l'attendait-il ? Avait-il une raison d'envoyer dès son arrivée le fameux télégramme : « Vais à clinique. Consultation 6 heures, etc... » ?

Il fallut d'abord éliminer les témoignages vraiment trop incertains et souvent contradictoires de ceux qui croyaient avoir vu le conseiller Prince à son arrivée à Dijon. Deux témoignages restèrent en présence : celui du chauffeur de taxi Morel qui croyait avoir vu le magistrat accosté par un inconnu, dans la cour de la gare ; celui du commissionnaire Mignard qui prétendait avoir vu deux individus accostant M. Prince sur le quai de la gare et avoir entendu l'un d'eux lui dire : « Je vous présente le docteur ». De ces deux témoignages, il ne reste rien aujourd'hui : le chauffeur Morel et le commissionnaire Mignard ont reconnu tous deux s'être trompés.

Donc, aucun témoin de l'arrivée de M. Prince en gare de Dijon. Cette arrivée a eu lieu, très exactement, à 16 h. 44. Le train avait 4 minutes de retard. L'envoi de la dépêche est de 16 h. 50. Six minutes se sont écoulées entre la descente du train et la remise du télégramme. C'est donc immédiatement vers le bureau de poste de la gare que M. Prince s'est dirigé en descendant de son compartiment de deuxième classe.

M. Prince n'était pas accompagné. M. Prince était seul encore lorsqu'il se présenta à l'hôtel Morot pour y remplir sa fiche de voyageur.

Aucun témoin ne le voit ensuite monter dans une auto. Il n'y avait d'ailleurs, à cette heure-là, que deux autos en station dans la cour de la gare de Dijon (en dehors des taxis) — témoignage d'un chauffeur de Plombières — un petit cabriolet et une grosse torpédo. Ces deux voitures quittèrent la cour de la gare avant l'arrivée du train de 16 h. 44. Personne, non plus, ne guettait devant la sortie de la gare l'arrivée des voyageurs.

III. — La découverte du drame.

On sait comment le drame fut découvert. Le mécanicien du train 4805 remarqua, accroché à la timonerie du train de sa locomotive, un lambeau d'étoffe, puis sur l'attelage avant, à 80 centimètres au-dessus du sol, une petite quantité de matière cérébrale. Des recherches sont effectuées sur la voie. Dans les parages de la Combe-aux-Fées, le cantonnier Basset découvre d'abord une tête humaine séparée du tronc, quelques mètres plus loin, un pardessus, et enfin un corps au bras sectionné. Une flaque de sang indique le « point de choc ». A six mètres de là, on relève une chaussure, un bout de ficelle ; à sept mètres du bout de ficelle, un couteau, des billets de banque, un porte-monnaie, une serviette en cuir jaune et enfin, une houppette. Le corps du malheureux magistrat a été traîné à 30 mètres de l'endroit où il fut décapité par la locomotive. L'autre chaussure a été projetée à près de 100 mètres.

Telles sont, sommairement résumées, les premières constatations effectuées par les gendarmes, à minuit. Le Parquet, la brigade mobile arrivent à leur tour à sept heures et demie du matin. Toutes les précautions d'usage sont-elles prises ?

Le couteau, l'explicable couteau qui porte sur l'une des faces de sa lame des traces de gouttelettes de sang, est manipulé de telle façon qu'il devient impossible d'en faire, par la suite, un examen sérieux. La houppette, l'explicable houppette qui se trouvait, au départ de Paris, dans le nécessaire de toilette de M. Prince, est d'abord rendue à la famille, puis mise sous scellés trois semaines après. On rend encore à la famille les clés, la montre, la valise de la victime. Aucun inventaire de ce bagage n'est ordonné. Pour transporter le cadavre, on le place dans un pardessus où l'on jette pêle-mêle les objets trouvés épars sur le ballast. Les chaussures sont, elles aussi, ramassées et manipulées ensuite sans précaution. L'avocat général Durand qui a identifié la victime fait comprendre aux enquêteurs qu'il vaut mieux ne pas interroger Mme Prince.



Six minutes après son arrivée, M. Prince expédiait son télégramme, puis il se rendait, toujours seul, à l'hôtel Morot.



À gauche, le chauffeur Morel qui croyait avoir reconnu M. Prince ; à droite, le poseur de voies Basset qui découvrit le corps.



Comme tant d'autres pistes, la piste de la « mafia » Carbonne-Spirito-De Lussats s'est effondrée récemment.



M. Rabut avait mis beaucoup d'espoir dans le mystérieux témoin D. D. C'est une pauvre fille, Janine Danière, qui voulait se venger de la police.



PRINCE

LES POINTS MYSTÉRIEUX

J'y songe, mais je n'en trouve plus qui soient à mesure du drame.
Modifiez le mobile du crime.
L'idée du crime politique a eu trop d'emprise sur public. Toute autre thèse ne trouverait aucun crédit.
Alors, concluez au suicide.
D'instinct, le public s'est dressé, dès le début, contre dénouement.
Alors, qu'allez-vous faire ?
L'imbricatio de l'affaire Prince ressemble assez à ce m sans fin. Depuis trois mois et demi, l'enquête n'a encore livré le secret de la Combe-aux-Fées.
On flaire, on mesure, on arpente, on déduit. De nouveaux procès-verbaux, de nouvelles fiches vont grossir le dossier de l'affaire.
Deux saisons bientôt auront passé sur la Combe-aux-Fées. Où en est-on ? Pouvons-nous clore aujourd'hui le dernier chapitre de l'obsédante affaire, ou se résigner à écrire, une fois de plus : la suite au prochain numéro ?

I. - Les pistes abandonnées.

C'est dans cette confusion que commence l'enquête. De tous les témoignages qui ont bientôt grossi le dossier, de toutes les pistes successivement suivies, que reste-t-il ? RIEN.
Carbone, Spirito et de Lussats, arrêtés à grands fracas sur les indications du rapport de l'inspecteur Bonny, ont été remis en liberté. La piste de Rouen (Griffaut et Cie) a tourné à la farce. La piste du docteur Pfeiffer (dont la clinique de Talant avait attiré l'attention des enquêteurs) s'est effondrée. Les témoins qui avaient vu, dans une auto se dirigeant vers l'avenue Victor-Hugo, une personne debout, et gesticulant, se sont contredits. Le numéro de la voiture, où trois hommes maintenaient un individu aux yeux hagards, a été vérifié. On n'ose plus parler, sans sourire, du témoignage de la fermière de Talant qui avait vu des autos aux feux éteints stationner autour du monument aux morts. Le fameux témoin D. D., enfin, a été lui aussi démasqué : c'est une pauvre fille qui, pour se venger des policiers dijonnais, avait écrit les lettres mystérieuses dont seules les indications correspondaient, selon M. Rabut, à « la réalité des faits ». Que reste-t-il ? Le témoin H. V., dernier espoir et suprême preuve...

II. Le couteau taché de sang.

A ceux qui soutiennent que devant l'impossibilité de trouver une piste du crime vraiment sérieuse et durable, on est bien obligé de revenir à la thèse du suicide, les magistrats répliquent : Comment expliquez-vous donc la présence de ce couteau sanglant, qui n'a pas servi à frapper et qui fut trouvé à plusieurs mètres du corps de la victime ?
L'enquête, en effet, n'a pu, jusqu'ici, fournir une réponse précise à ce point mystérieux.
Le témoignage du vendeur du Bazar de l'Hôtel de Ville est, à ce sujet, incertain. M. Audinet n'a pas reconnu dans les photos qui lui ont été présentées, le visage de M. Prince. Seul, un autre témoin, Mlle Pévain, qui se trouvait au rayon de la coutellerie en même temps que l'acheteur mystérieux, en a donné un signalement qui peut se rapprocher de la silhouette du magistrat : mains fines, longues et soignées, 1 m. 75, chapeau taupé, pardessus noir, serviette jaune.
Mais comment expliquer les traces de gouttelettes de sang ? Notons que ces traces n'étaient apparentes, au moment des premières constatations, que sur l'une des faces de la lame. La lame est maintenant tachée des deux côtés. C'est dire que le couteau a été, lorsqu'il fut ramassé sur le ballast, manipulé sans précautions.
D'autre part, ne peut-on imaginer que le couteau se trouvait, au moment de l'écrasement du corps, à portée de la main du magistrat, et que les affreuses mutilations l'ont à ce moment éclaboussé ?

III. - La position du corps sur le ballast.

Aucune certitude n'est encore établie sur ce point. Lors de la « reconstitution » de la scène, les magistrats ont soutenu que M. Prince qui eut lieu l'autre jour, au dépôt des machines et au kilomètre 311,800, les magistrats ont soutenu que M. Prince ne pouvait être ni debout, ni assis, ni à genoux lorsque la machine l'a heurté. Et ils ont admis comme probable la position qu'avait prise le commissaire Guillaume, en se couchant sur la voie, en biais, c'est-à-dire en chien de fusil. Le procureur Barra s'est même fâché tout rouge lorsque l'ingénieur du dépôt, M. Gérard, a déclaré qu'un débris de la machine, de la grosseur d'un œuf de pigeon, avait été remarqué, le lendemain du drame, sur le crochet d'attache de la machine. A quoi M. Gérard répliqua fort justement que de telles constatations auraient pu être effectuées avec toutes les garanties nécessaires, si la machine avait été, par ordre du Parquet, placée sous scellés, pendant quarante-huit heures, comme il est d'usage.
Quoi qu'il en soit, on peut tout de même en conclure, avec l'ingénieur Gérard, avec le mécanicien Chaussard, avec tous les cheminots qui ont assisté à des écrasements sur la voie ferrée, que si la tête a été ainsi projetée sur le ballast, d'arrière en avant, au milieu des deux voies, c'est que M. Prince tournait le dos à la locomotive, et qu'il n'était point couché complètement sur la voie ferrée. Tous les cheminots ont en effet observé que, dans le cas de l'écrasé couché en travers de la voie, la tête décollée du corps est toujours projetée soit à droite, soit à gauche de la voie. On a même vu des cas où la tête passait à travers les rayons de la machine, et où le corps était complètement déshabillé par la violence du choc.

IV. - Anesthésié ?

Si M. Prince n'était pas entièrement couché sur la voie ferrée, comment concilier cette thèse avec le rapport des contre-experts concluant à une anesthésie remontant au moins deux heures avant l'écrasement ?
Autre point mystérieux.
Les contre-experts, les docteurs Paul, Balthazard, Dugois, Padelère, sont formels : le conseiller Prince a été endormi à l'aide d'un narcotique puissant, administré et respiré à doses assez massives pour créer une névrose du poumon et une lésion du rein. L'anesthésie a été faite longtemps avant que le corps eût été déposé et attaché sur le rail. La victime est demeurée, avant de périr écrasée, deux heures au moins sous l'influence du narcotique.
Mais voici, maintenant, les conclusions de M. Kohn-Abrest, l'éminent toxicologue qui, par deux fois, a examiné les viscères du conseiller Prince.
Dans la deuxième comme dans la première expertise, les recherches effectuées n'ont pas révélé la présence de substances anesthésiques ou toxiques.
Ce qui ne veut pas dire qu'il faut écarter complètement l'absorption de véronal, de gardénal, de morphine ou d'héroïne qui, ingérés à doses relativement faibles, peuvent disparaître des organes sans laisser de traces. Mais ce qui veut dire que si M. Prince avait subi la brutale anesthésie constatée par les contre-experts, le toxique aurait été retrouvé.
Pour s'en convaincre, M. Kohn-Abrest et ses collaborateurs, MM. Fabre et Kling, se firent apporter des chiens que l'on chloroforma, puis que l'on assomma brusquement comme avait pu être assommé le conseiller Prince. On préleva sur eux des fragments d'organes afin de faire une expertise immédiate. On ne se contenta pas de cela : on les enterra dans les mêmes conditions où avait été enterré le cadavre de M. Prince ; on les exhuma comme le conseiller Prince avait été exhumé. Le poison qu'on leur avait ingéré se retrouvait, alors qu'il ne se retrouvait pas dans les viscères de M. Prince.
On alla plus loin encore dans cet ordre d'idées. On avait conservé au laboratoire des poisons les viscères d'une femme : Mme Hérel, qu'un jeune assassin, Natan, avait chloroformée puis assassinée afin de la voler, cela pour les beaux yeux de Malou Guérin, sa vraie maîtresse. Le crime avait été commis à peu près à l'époque où se produisit la mort mystérieuse de M. Prince. On reprit des viscères de la morte. On les analysa comme on l'avait fait pour les viscères du conseiller ; le chloroforme s'y retrouvait : l'anesthésiant, au contraire de ce que montrait l'expertise Prince, ne s'était pas volatilisé. Sur des chiens, sur des êtres humains, trouvés dans les mêmes conditions que le cadavre de la Combe-aux-Fées, l'expérience, négative en ce qui concerne le conseiller Prince, était positive...

On trouva aussi dans les poumons de M. Prince des dépôts graisseux anormaux. Ces dépôts ont donc été vidés. par le traumatisme brutal que le conseiller a subi au passage du train qui le décapita. Des cellules ont donc été vidées. Le même traumatisme n'a-t-il pas produit des lésions de névrose ? Ces lésions où l'on crut voir la trace du passage d'un anesthésique n'étaient-elles pas dues aussi au même traumatisme ?
Voici, trois mois et demi après la découverte du drame de la Combe-aux-Fées, ce que l'on peut impartialement retenir de cette extraordinaire énigme. Je voudrais conclure et me tenir pour satisfait. Loin des passions qui ont noyé la sérénité et le libre arbitre qui doivent toujours dominer les recherches judiciaires, je demande aux lecteurs de Détective de le faire à ma place.

Marcel MONTARRON.

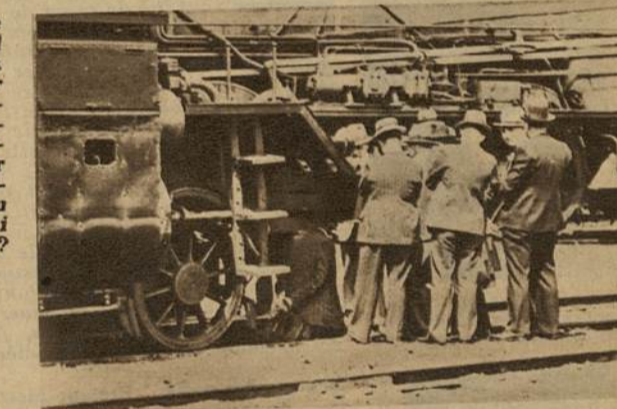
MM. Ordonneau et Rabut, les deux magistrats instructeurs chargés d'éclaircir l'énigme, se sont rencontrés à Dijon.



Après de minutieuses recherches, M. Kohn-Abrest, l'éminent toxicologue n'a pu retrouver dans les viscères de M. Prince des traces d'anesthésique.



M. Prince était-il couché ou à genou sur la voie ferrée lorsqu'il fut décapité par la locomotive du train qui l'écrasa ?



On n'a encore pu expliquer la présence, sur le ballast, du couteau vendu par M. Audinet



Le témoin H. V. dernier espoir et suprême pensée ! La thèse de l'accusation s'accroche obstinément à ce frère récif.



Faits Divers

Film hebdomadaire, par Marius Lartique



De criminels incendiaires s'attaquent aux écuries de courses

Lundi Seuls les joueurs malheureux — et par expérience, je sais bien que tous les joueurs aux courses sont malheureux — devraient avoir à se plaindre des propriétaires d'écuries de courses, des entraîneurs, des jockeys, des lads, des chevaux, qui leur font perdre tant d'argent. Pourtant, il ne faudrait pas que la police égarât ses recherches dans ce sens si elle veut retrouver les incendiaires qui, depuis quelques semaines, mettent le feu aux écuries de Maisons-Laffitte, envoient des lettres menaçantes aux entraîneurs et jouent les gangsters américains sur le poil des poulains ou des pouliches innocentes. C'est dans la nomenclature des lads congédiés qu'il faut chercher. Et il ne faut pas absolument croire que ces incendies, que ces lettres de chantage sont des amusettes. Le gangsterisme, en France, ne doit pas commencer, même par la mort des chevaux ; car il n'y aurait plus, ensuite, pour les auteurs impunis qu'à s'attaquer aux gens : les révolutions commencent par une petite émeute ; le brigandage commence par un larcin ; l'assassinat par bandes organisées pourrait bien commencer par un feu qui s'allume, un soir, dans une écurie de Maisons-Laffitte, qui réduit quelques bâtiments et fait périr quelques bêtes magnifiques...



Les agressions en taxis, la nuit, deviennent assez fréquentes

Mardi Voilà qu'on se met à attaquer les taxis en plein Paris, comme l'était jadis le courrier de Lyon sur les routes. Cela s'est passé aux abords de la rue des Martyrs, sur le coup de deux heures du matin. Une jeune danseuse, Mlle Vera Kovalska, qui avait rencontré dans un bar du boulevard Edgar-Quinet une aventureuse compagne prénommée Fernande, regagnait en taxi, avec elle, les hauteurs de Montmartre. Le chauffeur à cet instant, emprunta une ruelle obscure. La portière s'ouvrit brusquement. Un homme parut, braquant un revolver sur la danseuse éperdue, et lui chanta l'air des bijoux à sa façon : « Vous avez des bagoues, moi j'ai fait ! » Puis, se tournant vers le chauffeur : « Tot, ajouta-t-il, conduis-nous dans un coin tranquille, ou je te brûle. » En fait de coin tranquille, ce chauffeur docile ne pouvait rien imaginer de mieux que le cimetière de Pantin, où Mlle Kovalska fut proprement dépouillée d'une broche, d'un bracelet et d'une bague de platine, le tout évalué à une centaine de mille francs. Le commissaire de police informé de ces nocturnes événements n'a pas manqué de trouver étrange le rôle de l'énigmatique Fernande et l'obéissance trop précipitée du chauffeur aux ordres du Cartouche montmartrois.



Boubert se sentant faiblir, tira sur son rival Gaston Darnet.

Mercredi Dans la Maison centrale de Poissy, où l'avait conduit son goût un peu trop vif pour le sport des attaques nocturnes, Gaston Darnet ne s'occupait point, tel son émule Silvio Pellico, au dressage des araignées. C'est plutôt son cafard qu'il cultivait, car sa « mère », répudiant les traditions les mieux établies par les chansons de Bruant et les romans de Carco, ne s'était point gênée pour lui donner un successeur, un garçon-livreur d'Aubervilliers, Maurice Boubert. « J'aurai sa peau ! » avait dit Gaston ; « Faudra qu'y vienne la prendre ! » répliqua Maurice aux émissaires qui lui transmissent le cordial message. A peine sorti de prison, Gaston vint se poster sur le passage de Maurice qui se rendait à son travail en bicyclette : « Descends un peu, si t'es pas un feignant ! » cria Gaston. Maurice n'est pas un feignant ; il descendit. Aussitôt, l'autre se précipita sur lui, Maurice se sentant en infériorité fit alors appel à la balistique et lâcha deux coups de revolver dans le ventre de son rival. Aujourd'hui, Maurice est allé prendre en prison la place de Gaston qu'il avait déjà prise dans le cœur de sa belle, et Gaston est à l'hôpital. Quant à la volage demoiselle, elle a sans doute rompu sa nouvelle solitude avec un troisième larron d'honneur. C'est la vie.



Les formalités terminées, le corps de Romanet fut mis en bière

Jeudi Louis Romanet, l'ignoble tortionnaire de la rue Riquet qui tua de coups de poing sa petite fille Lucienne, l'enferma dans un sac et eut l'atroce idée de l'emporter ensuite sur son dos pour la jeter dans le canal de l'Ourcq, s'est noyé aujourd'hui, à l'endroit même où il avait laissé glisser le petit corps dans l'eau bourbeuse. Sur lui, on a trouvé une lettre : sa défense. « Je reviens du cinéma ; il est minuit et je vous dis ceci au sujet de Lucienne ce n'est pas vrai que j'aie cassé le bras et ouvert le ventre ; l'autopsie le prouvera, je l'espère. » Je trouve bien que cette race particulièrement ignoble d'assassins s'exterminent elle-même. Je trouve bien que Romanet ne soit plus un vivant car ce monstre aurait sûrement trouvé un avocat habile, éloquent, pathétique qui lui eût éparqué l'échafaud ; il aurait sûrement trouvé un de ces jurys dont je ne comprendrai jamais les verdicts en pareils cas, car ils trouvent le moyen d'excuser de semblables crimes, les plus affreux, les plus insupportables, les plus incompréhensibles que je sache. Je suis prêt à tout pardonner, sauf le crime contre l'enfant. Je ne cesserai de réclamer que les parents assassins (il y a des mots qui ne s'associent pas, j'en demande pardon à mon lecteur) soient jugés par un jury de mères.



Le gendarme Kirsch, quoique blessé, réussit à abattre Ludwig.

Vendredi Près de Metz, le petit village de Colmen, à 1 kilomètre de la frontière sarroise, a été le théâtre, cette semaine d'un triple drame qui a fait deux morts et un blessé. L'histoire est partie de rien : il y a un an environ, un cambriolage avait été commis dans un café du pays. Le malfaiteur, un nommé Ludwig, avait été arrêté par un habitant du village, M. Nicolas Henn et il avait été condamné à un an de prison. C'est à Einsishelm qu'il purgea sa peine ; c'est là aussi qu'il fit la connaissance d'un autre malfaiteur, Pfederer. Le « violon » ni la prison n'adoucièrent les mœurs. Bien souvent on y médite d'autres mauvais coups. C'est ainsi que Ludwig et Pfederer à peine sortis de « tôle » revinrent à Colmen, et pénétrèrent de nouveau dans le café Lillie, par le toit et nuitamment, ce qui aggravait leur cas. Le neveu de M. Lillie les surprit ; ils le boxèrent et s'enfuirent. Mais il put donner l'alarme ; il avait reconnu Ludwig. Ce fut l'alarme au village, puis la chasse aux hommes. Elle se termina tragiquement par la mort de M. Henn que Ludwig tua de deux balles, par la blessure du gendarme Kirsch, qui eut, malgré cela, la force d'abattre le dangereux malfaiteur dont le complice fut découvert peu après, caché dans un buisson de mûres.



Les experts examinent de près les débris des tubes explosifs.

Samedi Toute cette semaine criminelle fut marquée par l'envoi d'engins, à la vérité assez peu dangereux et qui ne méritent pas tout à fait le nom de bombes. Trois employés des P. T. T. ont été blessés, l'un assez grièvement ; tel est le bilan de la manifestation imbecile d'un homme qui pousse la grandiloquence jusqu'à signer ces envois : Minos, Eaque et Rhadamante, les trois juges des Enfers. L'engin est composé d'un tube terminé par une capsule sur laquelle un ressort maintenu par un élastique doit frapper dès qu'on la libère en déchirant la bande de papier entourant le tout. Ce n'est pas évidemment le dernier cri de la perfection mécanique, mais ça peut très bien faire du mal et je répète que trois employés des P. T. T. l'ont déjà éprouvé à leurs dépens. On ne se trouve évidemment pas en présence d'un nouveau Ravachol ou d'un autre Vaillant mais l'imbecile illuminé qui se livre à ces manifestations bruyantes est tout de même assez dangereux pour qu'on souhaite : 1° qu'on l'arrête au plus vite ; 2° qu'on ne fasse pas trop de publicité autour de ces histoires-là. Car j'ai remarqué que les maniaques font école. Rappelez-vous les piqueurs d'épingles...



Le chauffeur du comte de Ségur (à gauche) et M. A. Peytel (à droite)

Dimanche Le comte Guillaume de Ségur-Lamoignon, plus connu encore comme époux de Mlle Cécile Sorel, a comparu devant les juges de Pontoise. « Je demande pardon à Dieu et aux hommes ! » s'est-il écrié avec émotion. Je veux espérer que Dieu lui a pardonné. Pour les hommes, ils se sont montrés impitoyables : ils l'ont condamné à un an de prison sans sursis, à 500 francs d'amende et à 2.000 francs de dommages-intérêts. M. Durkheim, qui présidait l'audience n'a pas admis la thèse du ministère public, qui soutint que le nom que l'on porte constitue moins une charge aggravante qu'une circonstance atténuante. Ce n'est pas au moment où les péripéties de l'affaire Stavisky nous montrent les hommes les plus puissants du régime frappés sans commisération qu'il fallait invoquer un pareil argument. Le bâtonnier Henri-Robert eut beau placer le comte Guillaume sous la protection posthume de son illustre aïeule, la comtesse de Ségur, née Rostopchine, le tribunal a jugé, comme un simple conseil de guerre, que l'état d'ivresse méritait au coupable une rigueur plus grande. Aussi bien, c'est ici un drame de la dégénérescence, et si la comtesse de Ségur a fait la fortune de la Bibliothèque rose, M. de Ségur a ajouté un livre douloureux à la bibliothèque rouge.

Le "RADIAL-NAIN"

5 LAMPES

fonctionne sur tous les courants alternatifs et continus

8 JOURS A L'ESSAI

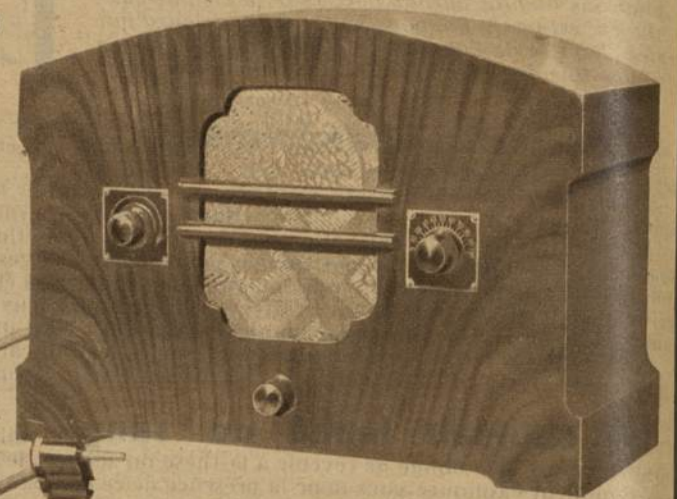
1^{er} VERSEMENT 1 MOIS APRÈS LIVRAISON

Frs 996. payables

83 fr.

par mois

Rien à payer d'avance



Notre superhétérodyne « Radial-Nain » 5 lampes, vendu avec 1 bon de garantie d'une année, fonctionne sur tous les courants, alternatifs ou continus. Il est luxueusement présenté dans une ébénisterie noyer verni au tampon. Nous attirons votre attention sur le fait que cet appareil est PORTATIF, ce qui est la cause de son grand succès. Dimensions : 30x14x20 cm. Il reçoit sans antenne ni cadre tous les principaux postes européens en P. O. et G. O. Il est également muni d'une prise de pick-up. Son haut parleur électrodynamique est très musical. C'est un poste ayant toutes les qualités : puissance et sélectivité.

Comme tous nos articles, cet appareil vous est livré 8 jours à l'essai. Sur demande nous fournissons, pour le transporter, une valise spéciale en cuir véritable, au prix de frs 72.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL N° 46

BULLETIN DE COMMANDE D. 14

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur à Paris, de m'envoyer un Radial-Nain, au prix de frs 996, que je paierai frs 83 par mois pendant 12 mois, à votre compte de chèques-postaux Paris 979.

Fait à le 193 ..

Nom et prénoms

Profession

Domicile

Département

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

Constipée depuis l'enfance

« Je suis heureuse, écrit cette dame, de dire combien les sels Kruschen me font du bien »

La légende qui veut « qu'il n'y ait rien à faire » dans certains cas de constipation ne serait-elle qu'une légende ? Cette lettre semble le prouver une fois de plus :

« Je suis très heureuse de vous dire combien les Sels Kruschen me font du bien. Je souffrais constamment de violents maux de tête, provoqués par la constipation opiniâtre que j'avais depuis l'enfance. J'ai essayé les Sels Kruschen et le résultat fut merveilleux, mes maux de tête sont partis en même temps que ma constipation a cessé. »

Mme D... à Paris. (Lettre n° 2.002.)
Quand on sait que la constipation est la cause première de 75 % de nos maux et maux, on comprend mieux la nécessité de ne pas la tolérer. Dans ce rôle de stimulant de l'intestin, les Sels Kruschen sont vraiment merveilleux. Chaque « petite dose quotidienne » agit avec sûreté et douceur, et sans que jamais l'organisme s'y accoutume. Le foie, les reins, l'estomac sont eux aussi aidés et stimulés, car Kruschen ne contient pas seulement un sel, mais de nombreux sels qui ont tous leur action propre. Toutes les fonctions se font parfaitement, le sang est maintenu exempt d'impuretés, l'énergie, l'entrain remplacent les idées noires et le découragement. C'est une autre vie qui commence.

N'importe quel pharmacien peut vous vendre des Sels Kruschen. Le flacon coûte 9 fr. 75, le grand flacon (suffisant pour 120 jours), 16 fr. 80.

AMOUR - AFFAIRES - SANTE

SOLUTION HEUREUSE

Le Prophète HABOUR et le Professeur KELLEY, de retour d'Orient après leurs conférences retentissantes sur leurs dernières découvertes astrologiques, répondront à tous

GRATUITEMENT

PLAN DU CIEL ÉTUDE DE VIE

Envoyez : Nom, date naissance, enveloppe timbrée à votre adresse et 2 fr. en timbre pour frais à :

FRANCE ASTRAL 103 Beaugency (Loiret)

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclairez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous pressiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remède WOODS, 10, Archer Street (218 TAB), Londres W1

MALADIES URINAIRES et des FEMMES
Résultats remarquables, rapides par traitement nouveau, facile et discret. 1 à 3 applicat. Prostate, impuissance, rétrécis, biennio, filam., métrite, pertes, syphilis. Le Docteur consulte et répond disc. lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue BOURSAULT, PARIS-17^e

QU'Y A-T-IL DANS VOTRE HOROSCOPE ?



GRATUITEMENT, le Célébre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Egypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et L'AVENIR des destinées humaines est saisissant ; grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTE, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de vous et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND, Service S. C., 25, Galerie des Marchands, Paris (8^e).

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

ECOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande 34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18



CHIENS luxe et utilité, toutes races, tous âges. Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés.
49, rue Alexis-Pesnon, Montreuil - Seine
Téléphone : Avron 02-25

AU FIL

M. Diart (à gauche) et M. Gantois (à droite) qui interpellèrent le jeune champenois.

Émile Dupont (ci-contre) n'avait qu'une seule passion: voir fleurir ses vignes.



La maison de Cramant, d'où partit, à la tombée de la nuit, le jeune Émile Dupont, pour n'y jamais plus revenir.



Refusant d'aller à la fête de Chouilly, le malheureux vigneron préféra passer sa soirée au « Cinéma Palace » d'Epernay.



Émile Dupont fut aperçu pour la dernière fois par MM. Gantois et Diart, sur la route, à hauteur de ce poteau indicateur.



Le corps de la pauvre victime flottait au fil de l'eau, près de cette péniche, lorsqu'il fut repêché par M. Gaston Salmé.



Les gendarmes de Neuilly-sur-Marne, en compagnie de l'inspecteur Dumesnil, de la première brigade mobile de Paris, ont été chargés d'enquêter sur la mort du jeune vigneron.

DANS la famille Dupont, au village champenois de Cramant (Marne) vivre dans une telle incertitude était devenu intolérable. Où était-il donc passé ? Que faisait-il, le gars Émile, pour ne point revenir d'Epernay après tant d'heures d'absence ? Voilà plusieurs jours que le jeune vigneron, ayant enfourché sa bicyclette, était parti. En quittant sa mère, ses frères, ses sœurs, il avait dit tout simplement : — « Je m'en vais au « Palace cinéma » d'Epernay. Je ne rentrerai pas trop tard. Demain lundi, il faut que je passe au Conseil de révision. Puis, restent aussi les vignes en fleurs à soufrer. »

Ainsi, il s'en était allé. C'était au crépuscule d'un beau dimanche, à l'heure où la nuit commençait à faire tourner au bleu les verts coteaux champenois. Devant la maison, le gars, en riant, avait donné un grand coup de pédale. Son vélo avait roulé, et avait emporté Émile dans l'ombre, dans la nuit, dans le néant, semblait-il, d'où il n'était plus sorti. Quel mystère dans tout cela...

Lorsque le voyageur quitte Epernay pour s'enfoncer, par la route d'Avize, dans les vignobles de Champagne, arrivé à quelques kilomètres de la grande cité, ses yeux découvrent alors, brusquement, blottie dans un repli de terrain, pareil à un récif gris et roux émergeant au milieu des vagues ondoyantes d'une mer de vigne, la coquette localité de Cramant.

Cramant ! Dans toute la Champagne, la réputation de ses vigneron et de ses ceps est légendaire. Pour tous, dans le village, il n'est pas d'autre travail possible que le constant et dur labeur des vignes. Ici, de mémoire d'homme, on n'a jamais connu un gars qui n'ait su, sur le bout du doigt, son métier, depuis la taille des sarments jusqu'au soutirage du miraculeux vin doré. Quant aux filles, aucune d'elles n'a jamais réchigné lors des vendanges, à longueur de journée, à remplir sa hotte de belles grappes mûres, en chantant...

Parmi toutes ces familles de paysans, dont les maisons, pressées autour d'un clocher couvert de belles ardoises bleues, semblent vouloir fuir l'invasion des pampres verts qui déferlent du dos arrondi des mamelons, celle des Dupont est une des plus importantes et des plus connues dans la région. Comptant parmi les familles nombreuses, de père en fils, chez les Dupont, les vigneron, depuis toujours, ont succédé aux vigneron. Émile, comme ses frères, ses sœurs, comme ses beaux-frères, ne connaissait qu'un horizon,

celui de son village, qu'une passion, qu'un amour, voir fleurir les ceps.

Quoique son labeur fut harassant, on savait cependant, dans le pays, que le jeune homme n'était pas très solide. Il y a quelques mois, à la suite d'un commencement de maladie de poitrine, il avait dû s'aliter. Mais le mal avait été enrayé. L'air pur de la campagne, les bons médicaments des vigneron, où le vin de Champagne est à la base, sa jeunesse enfin, avaient eu raison de la maladie. Il s'était relevé. Mais si le corps avait retrouvé toute sa vigueur, le moral du jeune homme devait rester fortement affecté. Si, avant de tomber malade, Émile Dupont ne différait pas par sa gaieté, son enjouement et ses chansons, des autres jeunes gens du village, depuis qu'il avait quitté la chambre, un voile de tristesse avait enveloppé son regard, laissant deviner quelle lutte, en lui, ses jeunes sentiments devaient soutenir. Ses loisirs étaient rares. Il préférait la tâche. Cela lui permettait de ne fréquenter personne. Ceux qui avaient été ses amis ne le reconnaissaient point. Émile, las du bruit, las de parler, les fuyait ; et si quelquefois il lui arrivait de désirer un peu de distraction, il prenait sa bicyclette et, tout seul, se rendait à Epernay, unique voyage qu'il eut jamais fait dans sa vie. Il allait au « Palace-Cinéma » où la séance terminée, il rentrait aussitôt chez lui.

C'est ainsi que dans la soirée du dimanche 3 Juin, après avoir dîné en famille, le jeune homme s'habillait, plaçait dans deux portemonnaies qu'il portait constamment sur lui trente francs de monnaie et, à bicyclette, se rendait à Epernay. On ne devait plus le revoir vivant. En cours de route, Émile Dupont rencontra, entre Cramant et Avize, deux de ses amis, le vigneron René Gantois et l'apprenti mécanicien Daniel Diart ; sur les appels des deux jeunes gens, Émile descendit de sa bicyclette.

— Viens avec nous, Émile. Nous allons à la fête de Chouilly, cela te distraira...

— Oh non, je n'y tiens pas, leur répondit le cycliste, je préfère être seul et aller au cinéma.

Il s'en fut. MM. Gantois et Diart devaient être les dernières personnes de Cramant ayant adressé la parole au malheureux jeune homme.

Et la nuit du dimanche s'écoula paisiblement. Dans la maison, de la famille Dupont, le jour venu, les paysans se levèrent. Bientôt dans la cuisine, autour de la table sur laquelle fumaient de grands bols de café chaud, tous, sauf Émile, se retrouvèrent prêts à se rendre au travail. Émile ? On l'appela. On monta dans sa chambre. Son lit, non défait, était vide. La surprise fut grande. Puis, tout doucement, avec les heures qui passaient, avec le soleil déjà haut au-dessus de l'horizon, vint l'angoisse.

Comment partir au travail quand on emporte avec soi tant de tranches, d'inquiétude, d'appréhension ? Le jeune homme n'avait jamais découché. Dans le village, il n'a pas d'amis. A Epernay, il ne connaît personne. Alors ?

Le travail, bah ! les vignes attendront. On souffrira les grappes en fleurs, demain. Mais demain seulement, lorsque le gars sera rentré

et qu'il aura tout dit de ce mystère que rien ne semble pouvoir expliquer.

La mère, les sœurs, les frères, les beaux-frères du disparu tentent, mais en vain, de comprendre. Des recherches faites dans la région ne devaient rien donner. Des terribles jours d'attente s'écoulaient ensuite.

Puis, un matin, un cri, un terrible cri jaillit dans la cuisine de la ferme. Tenant dans ses mains tremblantes un journal déplié, la mère du jeune disparu appelait autour d'elle ses enfants : « Regardez, dit-elle, lisez vous aussi ce que je viens de lire ! »

Tous se penchèrent sur le fait divers. Il était dit dans le quotidien qu'un M. Gaston Salmé, en suivant le chemin de halage de Neuilly-sur-Marne, ayant aperçu le corps d'un homme flottant dans les roseaux, à l'aide d'une branche, l'avait attiré sur une petite plage de sable et s'en était allé avertir les gendarmes de la localité.

Transporté à la Morgue, on constata que le noyé portait autour de la ceinture un gros fil de fer au bout duquel pendait une pierre pesant de sept à huit kilos. Le mort tenait à la main un petit couteau ouvert dont le manche était en aluminium.

Le lendemain dimanche, le parquet de Pontoise avait désigné le médecin légiste Derôme, pour pratiquer l'autopsie. Cette opération permit de constater que l'on se trouvait en présence d'un crime et que la malheureuse victime de ce drame avait été précipitée dans le fleuve après avoir été assommée d'un coup formidable, appliqué à l'aide d'un instrument contondant, derrière la tête. Quant au signalement du mort, c'était celui du jeune Émile.

Aussitôt, M. Georges Robert, le beau-frère du disparu, se rendit en auto à Neuilly-sur-Marne où, mis en présence des vêtements, de la casquette à carreaux, des deux porte-monnaies, ne contenant plus qu'une minime somme, et du couteau à manche d'aluminium, reconnut que ces vêtements et ces objets avaient bien appartenu à Émile Dupont.

Il reste maintenant pour les gendarmes de Neuilly-sur-Marne et pour l'inspecteur Dumesnil, de la première brigade mobile à Paris, à élucider le mystère de l'assassinat du jeune vigneron. Jusqu'à plus ample informé, les enquêteurs paraissent convaincus qu'il s'agit d'un crime crapuleux dont seul le vol fut le mobile. L'argent que possédait le jeune homme en quittant Cramant a disparu. Sa bicyclette également. Ce qui reste néanmoins inexplicable, c'est la présence à Neuilly d'Émile Dupont où, sans nul doute, toujours d'après les policiers, il a été attaqué, détourné, tué et jeté à l'eau. La conviction que le drame s'est déroulé en ces lieux, trouve un appui chez les enquêteurs par la présence aux abords du pont de Neuilly, près duquel fut repêché le cadavre, de pierres identiques à celle qui avait été attachée au corps pour le faire couler à fond.

Ceci est très bien. Cependant, l'enquête que je viens de faire à Cramant et à Epernay devait me révéler un point qui ne doit pas, me semble-t-il, être négligé par les enquêteurs officiels.

Il y a quelque temps, au cours d'un bal qui avait eu lieu dans la salle des fêtes de Cramant, une équipe de mauvais garçons venus de Magenta, quartier d'Epernay, situé au bord de la Marne, avait semé la zizanie au sein de cette fête. Une dispute éclata. Puis une bataille en règle suivit. Les gars de Magenta, sous les poings robustes des vigneron et en particulier de ceux des frères Dupont, furent rossés d'importance et durent s'enfuir, non sans avoir juré de se venger.

Or, dans la soirée du dimanche 3 Juin, nul, à Epernay, ne se souvient avoir remarqué la présence du jeune paysan, soit dans les rues de la ville, soit au « Palace-Cinéma ». D'autre part, une fête battait son plein à Magenta. Émile Dupont ne s'est-il pas rendu à cette fête ? Et n'est-ce point là qu'il aurait rencontré ceux qui, voulant se venger des jeunes gens de Cramant, l'auraient reconnu et tué au cours d'une rixe ?

Le couteau retrouvé ouvert dans la main du mort, n'était-ce pas là, en effet, l'image figée d'un ultime geste de défense ? Quant à la pierre retrouvée attachée à la ceinture du malheureux jeune homme, j'en ai vu de pareilles sur les quais de la Marne à Neuilly-sur-Marne, mais je n'ai eu aussi qu'à me pencher pour en découvrir de semblables sur les bords du même fleuve, à proximité du pont qui relie Magenta à Epernay.

Maurice AUBENAS.



II. (1) — PILE OU FACE

PENDANT que l'inconsciente mère du petit Albert cherche dans l'alcool un répit passager au poids amer de la solitude, une infirmière est venue prendre dans la salle d'abandon le poupon au cou encerclé de son collier bleu et l'a débarrassé de ses vêtements de fortune — et d'infortune.

Après l'avoir soigneusement lavé et poudré, elle le revêt de sa layette et des vêtements qui seront désormais les siens. L'examen médical décidera s'il doit être dirigé sur la crèche où sont les enfants sains ou sur les nourriceries Parrot et Billard où l'on soigne les enfants débiles.

Ceux-ci, il faut en convenir, sont la majorité. Ce n'est pas impunément que, les trois quarts du temps, la mère s'est livrée à des manœuvres abortives. A côté des enfants prématurés ou atteints de débilité congénitale, c'est-à-dire ayant un poids et une taille inférieurs à la normale, il y a ceux atteints de troubles gastro-intestinaux aigus, notamment de diarrhée cholériforme, de broncho-pneumonie et surtout de syphilis héréditaire.

La crèche où se trouvent les enfants bien portants est située au premier étage de l'hospice. C'est une vaste salle voûtée, coupant en deux, dans sa hauteur, l'ancienne chapelle dont la rosace occupe le fond de la salle.

(1) Voir le précédent n° de « DÉTECTIVE ».

Les berceaux sont d'une blancheur impressionnante qu'agrémentent le bleu ou le rose clair d'une faveur nouée à leur tête. Un hochet suspendu à portée de la main de l'occupant, évoque, dans une certaine mesure, les attentions maternelles dont il est sevré et qu'il ne connaîtra, dorénavant, que par procuration.

A côté de la crèche, au premier étage, s'étend une galerie dite de cure où les enfants sont transportés au soleil ou à l'air, suivant la saison et l'état de la température.

Les enfants débiles occupent, au même étage, un autre quartier. Par mesure de précaution, leurs berceaux se trouvent dans des boîtes vitrées.

Rien n'est plus affligeant que le spectacle de ces petits êtres disgraciés par la nature. J'ai vu un pauvre gosse au teint de cire jaunâtre, le regard fixe, la figure allongée, enveloppé d'ouate du menton aux pieds et le bas du corps entouré de boules d'eau chaude. Il avait été déposé à l'hospice, deux jours avant, et ne pesait que 1.200 grammes, alors que le poids moyen d'un nouveau-né est de trois kilos. Non loin de lui, étaient deux jumeaux dont le plus fort pesait à son arrivée 1.500 grammes. Grâce aux soins intelligents qui leur avaient été prodigués, en peu de semaines, ils avaient doublé de poids.

Parmi ces malheureux, dont chacun figure à mes yeux un vivant point d'interrogation, quelques-uns arriveront à être améliorés, d'autres devront être dirigés sur l'hôpital des Enfants Malades. Il en est de promis au cabanon, au bagne, à l'échafaud, peut-être. Leurs parents, alcooliques ou avariés, continuent à procréer, encouragés par ces primes à la natalité appelées à augmenter sans le moindre discernement le nombre des familles nombreuses. Peu importe, aux yeux de l'Etat, la qualité du cheptel humain, sa quantité, seule, importe. Il faut des soldats pour les hécatombes futures et de la main-d'œuvre pour grossir, sans doute, le nombre des chômeurs.

Plus d'antisepsie que de tendresse, tel est trop souvent le lot qui attend l'enfant assisté. Il est juste d'ajouter que beaucoup de ceux qui ne le sont pas ne connaîtront ni l'un ni l'autre...

— Si vous saviez, me confiait un haut fonctionnaire de l'Assistance, avec quel cynisme se font certains abandons ! C'est ainsi que nous avons remarqué qu'ils ont lieu, en général, le matin, à

de procéder à une enquête à la suite de laquelle l'admission pourra ou non être prononcée définitivement. »

A Paris, nous sommes plus coulants. On commence par recevoir l'enfant, on verra ensuite. C'est ainsi que chez nous eût été évité l'infanticide de ce pauvre gosse que noya, aux environs de Toulouse, son père indigne, un riche hobereau du nom de Rayssac, qui l'avait eu d'une servante maîtresse.

Le sort de cet enfant se joua à pile ou face. Littéralement. Ce n'est pas là une image, mais une froide réalité. Il y eut une surprise, au dernier moment, qui contraria le jeu. Faut-il bénir cette surprise ? Ceci est une autre histoire.

C'est dans un sordide lotissement de la petite banlieue que la chose se passa. Lequel ? Peu importe, ils se ressemblent tous. Cherchez sur la ligne du Nord. Il n'en manque pas, du côté de Drancy, Bobigny, Gennevilliers.

N'ayant pas rencontré « l'Algérien » au tabac de la rue des Volontaires où il lui avait donné rendez-vous, Berthe se trouva toute désemparée. Que faire ? Elle avait si bien arrangé l'emploi de sa journée de sortie depuis une semaine qu'elle y pensait, et voici que tout était par terre, à cause de son amant. Toujours le même, on ne le changerait pas. Une parole de lui, on ne pouvait jamais y compter complètement. Il suffisait de la rencontre d'un ami — et Dieu sait s'il en avait ! — pour que toutes ses belles résolutions fussent oubliées. Il lui avait bien promis cependant d'être là. C'était marqué, et même souligné, sur sa lettre « A dix heures sans faute. On prendra l'appétit, puis on ira, ensuite, déjeuner comme à l'ordinaire. » « A l'ordinaire », c'était chez un de ses camarades dont il partageait le logement

— une sorte de garage divisé en deux pièces recouvertes de crépi dans un lotissement.

Il suffisait de vingt minutes pour parvenir au lotissement par le tramway. Mais si son amant ne s'y trouvait pas ? Que de temps perdu ! Sans compter que pour embêter Mlle Gallix, elle avait comploté de se faire faire une permanente.

Mlle Gallix était la surveillante chef de la Maison Maternelle de Châtillon-sur-Seine où Berthe était hospitalisée avec son enfant, depuis plus d'un mois.

Venue à l'Hospice des Enfants assistés pour abandonner celui-ci, on l'y avait tellement chapitrée, en lui faisant ressortir les avantages qu'elle avait à garder son petit, en s'installant avec lui à Châtillon, qu'elle s'y était résolue...

La pendule placée au-dessus du comptoir marque dix heures vingt. Berthe s'est décidée à interroger le garçon :

— Vous n'avez pas vu « l'Algérien » ?
— Tout le monde le connaît sous ce nom, ici. Il le doit à son cheveu laineux, son teint de pain d'épices et ses yeux couleur de café. En réalité, il est né à Belleville, d'une mère qui tenait un petit tir dans les foires et dont il n'a pas mis longtemps à manger les économies. Maintenant, il fait le camelot sur la voie publique et va donner, de temps en temps, un coup de main à des copains qui travaillent dans le papier, rue du Croissant.

— « L'Algérien » ?
Le garçon indique du menton un grand diable coiffé d'un bérêt basque qui s'obstine depuis un moment, sans le moindre succès d'ailleurs, à mettre des sous dans un appareil à jetons.

— Fernand ! appelle-t-il, il y a quelqu'un qui demande après ton ami.

L'interpellé, après un nouvel essai, aussi infructueux que les précédents, s'est approché de Berthe :

— Vous aviez rendez-vous avec lui ? demandez-t-il.

Elle a un signe affirmatif.
— Il ne m'en a pas parlé hier, on a pourtant passé la soirée ensemble ici... Pour sûr que s'il devait venir ce matin, il me l'aurait dit, madame... madame...

— ...Berthe, complète-t-elle.

— Ah ! c'est vous madame Berthe ? Il est là, les bras ballants, ne sachant plus que dire.

— Et vous êtes resté tant hier ?

— Parti le premier, ne sais pas ce qu'ils ont fait ensuite.



dix heures et quelques minutes. La raison en est bien simple. Les mères qui ont fait leurs couches à la Maternité, située à trois cents mètres de l'hospice des Enfants assistés, n'ont qu'à traverser la rue Denfert-Rochereau pour s'y rendre.

— Je dois ajouter, poursuivit-il que le pourcentage des enfants provenant de l'étranger ou de la province est trop grand par rapport aux petits Parisiens.

— Quels sont, lui demandai-je, les pays étrangers qui viennent abandonner de préférence leurs enfants à Paris ?

— L'Angleterre vient en tête, me répondit-il. Vous ne vous doutez pas du nombre de Pershing qui figurent parmi les noms donnés par les mères. La raison de cette affluence de petits Anglais vient, sans doute, de ce que la recherche de la paternité existe de l'autre côté du détroit.

Les deux autres pays qui nous fournissent un contingent important sont la Belgique et la Pologne. La région de France d'où l'on vient le plus pour abandonner des enfants à Paris est la Lozère. Il convient d'ajouter qu'on nous sait plus accueillants ici que dans les autres départements. Partout ailleurs, on s'en réfère au texte de la loi du 27 juin 1904 : « Si l'enfant a plus de sept mois, la personne qui le présente est prévenue que l'Administration se réserve le droit

— Il n'était donc pas seul ?

Fernand sent qu'il a été malade, p...

se rattraper il s'enferme encore...

— Oh ! vous savez, j'ai pas co...

partie de la bande, quoi !...

Elle sent qu'il ne faut pas la...

temps de se ressaisir, c'est b...

donc, et comme à l'esbrouffe...

demande :

— Et elle aussi était là ?

Mais il a senti l'impair qu'il p...

mettre et c'est du ton le plus in...

lui demande :

— Elle ? De qui voulez-vous...

était entre hommes, simplement...

Et il ajoute d'un air pénétré :

— ...Comme toujours, d'ailleur...

Voyant qu'elle paraît douter...

roles, il a un geste vers le garç...

s'il allait le prendre à témoin...

— « Pas d'embauche » était...

— Qui ça, « Pas d'embauche »...

connais pas.

— Le camarade avec qui il...

Mais Fernand semble ignorer...

ment ce dont il s'agit. Il se pe...

qu'il soit de très bonne foi. Il...

« Pas d'embauche », qui trava...

accompagne son ami au tabac...

Berthe balance encore un m...

t-elle chez le coiffeur ou au...

« l'Algérien » ? Entre sa coqu...

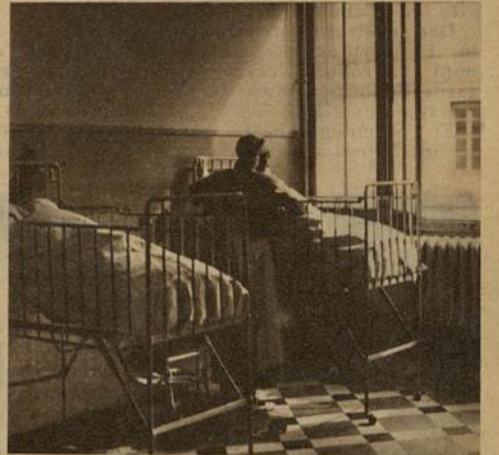
jalousie de femme, elle n'hésit...

celle-ci qui l'emportera.

Les hauts talons des vernis...

GRAINES AU VENT

GRANDE ENQUÊTE
DE Jacques DYSSORD



La crèche des enfants assistés est située au premier étage de l'hospice. C'est une vaste salle, baignée de lumière.



La blancheur des berceaux est agrémentée d'une faveur bleue ou rose.



A côté de la crèche s'étend une galerie, dite de cure, exposée au soleil.



Plus d'antiseptie que de tendresse, tel est souvent le lot de l'enfant assisté.



pour faire honneur à son amant enfoncent dans les fondrières. Une odeur de giblotte la guide, venant d'un bâtiment aux murs de parpaing que recouvre un toit de papier goudronné et de tôle ondulée. Elle a poussé la porte sans frapper. Dans la pièce servant de cuisine où l'on entre de plain-pied, elle ne voit d'abord qu'un dos revêtu d'un jersey gris effloché. Penché sur un petit fourneau de fonte, sur lequel est posé un fait-tout d'où s'échappe une appétissante buée. « Pas d'embauche » souffle à perdre haleine. Au bruit de la porte se refermant, il a tourné la tête.

— Salut ! dit-il laconiquement. A brûle-pourpoint, elle l'interroge : — « L'Algérien » ? — « L'Algérien » viendra tout à l'heure, mais, avant, j'ai à vous causer. — Pourquoi n'est-il pas venu au tabac ? Il m'avait écrit. Je l'ai attendu. — Si vous parlez tout le temps, je n'ai plus qu'à me taire.

« Pas d'embauche » a pris sa voix des grands jours. Elle sent qu'il a des choses graves à lui annoncer.

— Madame Berthe, lui dit-il, je pense que vous me prenez pour un ami ? Elle se tait.

Alors, il se met à grommeler : — Du moment que vous ne me répondez pas, autant dire que vous me considérez comme un faux frère, comme un dégoûtant...

— J'ai pas dit ça. — Mais vous le pensez... C'est du pareil au même. Malheur ! moi qui n'avait que de bonnes intentions pour vous... — Que vous dites ! Il soulève lentement les épaules : — Si c'est pas malheureux ! Eh bien, puisque vous m'y forcez, voulez-vous que je vous dise, sans moi — vous entendez bien, sans moi — il y a longtemps que « l'Algérien » les aurait mis...

Elle est debout, maintenant, et lui fait face : — Qu'est-ce que vous me racontez-la ? — On peut vous parler sérieusement, Madame Berthe ?

Elle est pressée, maintenant, de savoir, elle bat impatiemment de ses semelles boueuses le sol de terre battue :



— Eh bien, voici... Il alla surveiller le plat qui mijotait sur le fourneau, y trempa son doigt, le suçà, puis, lentement, vint se rasseoir vis-à-vis d'elle :

— ...Vous êtes d'avis, tout comme moi, que pour un gars bien balancé on peut dire de « l'Algérien » que c'est un gars bien balancé. Il ne faut donc pas que vous soyez étonnée s'il a eu quelques touches depuis votre départ...

Berthe est devenue toute pâle : — S'il m'a fait ça, à moi, crie-t-elle, prête à sangloter, vous m'entendez bien, « Pas d'embauche », parole de femme, je le crèverai et elle aussi...

Mais il l'a forcée à se rasseoir : — Voilà que vous vous emballez maintenant, sans savoir pourquoi... — Comment sans savoir ?... Ah, par exemple !...

— Oui, sans savoir... Je connais assez « l'Algérien », madame Berthe, s'il vous avait trompée, je serais le premier au courant.

A demi-rassurée, mais ne demandant qu'à l'être entièrement, elle est tout oreilles, désormais, à ce qu'il voudra bien lui raconter.

— Voyez-vous, poursuit-il, quand on veut garder un homme on reste avec lui. Du jour où vous êtes allée pour vos couches à la Maternité, « l'Algérien » qui n'avait plus de quoi payer tout seul la carrée où vous viviez tous les deux, rue des Panoyaux, a bien été forcé de venir loger avec moi. Il ne s'en ressentait pas, vous pensez bien, pour être de la cloche, il a sa dignité, et je comprends ça... Mettez-vous à sa place... Sur-tout que, comme je vous le répète, à son âge et beau gosse comme il est, toutes les femmes lui auraient fait honte... La preuve qu'il avait de l'amitié pour vous c'est qu'au lieu de les écouter et de se mettre avec l'une ou avec l'autre, il a préféré venir habiter ici avec moi, en copain... C'est de l'amour ça, ou je ne m'y connais pas... Mais que voulez-vous, une fois sortie de la Maternité, il fallait revenir...

— J'y ai bien pensé, mais... — Mais vous vous êtes laissé bourrer le crâne aux Enfants assistés. C'est ça que « l'Algérien » ne peut pas encaisser.

— Il m'avait écrit, cependant, à Châtillon. On était d'accord... — Bien sûr, bien sûr, mais... — Mais quoi ?

— Vous n'auriez pas voulu tout de même qu'il vous engueule quand vous lui parliez de son gosse — de votre gosse à tous deux — il a du cœur « l'Algérien » — quoi-

que les gosses, entre nous... Comment ferez-vous, pour l'élever ? Ce n'est pas avec ce que vous gagnez comme fille de salle...

— On m'a dit là-bas, à Châtillon, qu'on me trouverait une combine, qu'on me placerait moi et lui... que...

— Bref, vous voilà prise dans l'engrenage. Je m'en doutais bien... Quoiqu'il en soit ce que j'avais à vous dire, je vous l'ai dit. Vous ferez à votre tête. Mais si j'ai un conseil à vous donner, madame Berthe, faites bien attention. On a beau dire et beau faire, un homme est un homme, et loin des yeux, loin du cœur...

« Pas d'embauche » avait-il pris sur lui le faire cette démarche auprès de la jeune femme ou « l'Algérien » l'en avait-il chargé ? C'est ce qu'elle ne put arriver à savoir exactement. Une chose certaine c'est que s'il ne s'était pas trouvé au tabac, il devait avoir une arrière-pensée.

Quoi qu'il en soit, Berthe était en train de mettre la table avec « Pas d'embauche » quand son amant survint, porteur d'une livre de pain, d'un camembert et de trois litres de vin. Ne voulant pas être en reste avec lui, elle sortit et revint quelques instants après avec un gâteau, deux bouteilles de vin bouché et un demi-litre de fine. Une visiteuse, une Américaine, disait-on, qui s'intéressait aux filles-mères, lui avait remis quelques jours auparavant, à Châtillon, deux billets de cent francs, à l'insu des surveillantes. L'un d'eux avait été mis de

côté par elle, pour sa permanente, l'autre servit, en partie, pour ces achats.

Revoir « l'Algérien », la boisson aidant, car on sortit pour aller prendre quelques apéritifs, produits sur la jeune femme, après les appréhensions qu'elle avait traversées, une telle émotion que, durant le repas, ce fut tout juste si elle ne se mit pas à verser des larmes.

Berthe couvait, maintenant, son amant des yeux, et était prête à faire tout ce qu'il attendait d'elle. Lui, de son côté, mis en train par les nombreuses rasades qu'il n'avait cessé de se verser, était aux anges.

— La même, lui dit-il, amoureux, pendant que « Pas d'embauche » avait été faire le café, tu vas rester avec moi, toujours maintenant.

— Oui, mon homme, répondit-elle docile et le regard noyé, si tu le veux je resterai. — Bien sûr ? — Bien sûr.

— Attends, fit-il avec une lenteur solennelle d'ivrogne, on va régler ça à pile ou face, c'est plus régulier.

Il sortit une pièce de dix centimes de sa poche : — Si c'est pile, tu restes. Si c'est face, tu retournes à Châtillon.

La pièce fut lancée d'une main tremblante. Ce fut pile.

« L'Algérien » prit la jeune femme dans ses bras et la couvrit de baisers...

Comment se fit-il, après ça, que Berthe, s'étant absentée sous le prétexte d'aller choisir une chambre pour s'y installer, comme précédemment, avec « l'Algérien », s'en fut et ne revint plus ? Faut-il croire que le souvenir de son petit qui l'attendait là-bas, dans son berceau, à Châtillon, y fut pour quelque chose ? J'aime à l'imaginer. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle ne manqua point, avant de prendre le tram 86 au Châtelet, d'aller se faire faire une permanente, pour embêter la surveillante.

(A suivre.)

Jacques DYSSORD.

DIVERS FAITS

TRAGÉDIE AU CORON

Lille (De notre correspondant particulier).

DANS la nuit très sombre, dans cette rue paisible de Seclin, qu'illuminent seulement de temps à autre les phares des camions géants, une frêle silhouette s'accroche à une lourde porte. Une voix chevrotante, cassée par l'âge, monte dans le calme du soir...
— Godou, Godou, ouvre vite ! J'ai tué un homme !
Des fenêtres s'ouvrent ça et là. La porte grince en tournant. La robuste carrure du garde Godou s'encadre dans le rectangle de clarté.
Et l'on entend encore, avant le bruit du lourd battant, la



L'inévitable drame a eu lieu : On enlève le corps, trois fois troué de balles, de Désiré Philippo...

ils eurent fait à Philippo une place à leur foyer même, l'homme immédiatement retomba dans son vice.
Une haine étrange l'animait contre le vieil Ivens et contre

s'adressa au Procureur de la République. On ne put que lui conseiller de mettre son gendre à la porte. C'était perdre sa fille !
Dimanche, Ivens achetait un revolver.

Vendredi, par extraordinaire, Philippo n'était pas encore ivre à 5 heures du soir. Il alla chercher sa femme au train de Lille. Il lui demanda de l'argent. Elle lui donna tout ce qu'elle avait sur elle et rentra en toute hâte.

Quand Philippo revint à 9 heures, l'alcool avait mis à ses joues sa fièvre habituelle. L'homme fut grossier. Le vieil Ivens le regardait sans mot dire.

— A manger ! tonna l'ivrogne. Puis, une lueur mauvaise dans les yeux, il s'installa devant le « cœur » de fonte et fit semblant de lire un journal.

— Allez vous coucher si cela vous plaît, grondait-il. Oui, je sais. Vous avez peur de moi. Va, je te tuerai quand même, je vous tuerai tous ! hurla-t-il.

L'homme venait à l'instant même de se condamner à mort. Le vieillard lentement s'était levé. Il s'arma d'une vieille commode, trouva dans le tiroir ce qu'il cherchait, revint vers la table... Philippo ricanaient... Son sourire changea. Devant ses yeux, à vingt centimètres à peine, une vieille main toute ridée brandissait un petit objet noir.

sa femme. Il les insultait. La terreur s'était installée en maîtresse au foyer des Ivens.

Un soir, ivre de fureur et d'alcool, Philippo s'arma d'un long couteau. Le père Ivens n'eut que le temps de se jeter à bas du lit. De toute sa volonté, de toute la vitesse de ses vieilles jambes, le pauvre homme courait vers la genèdarmierie. Il y parvint juste à temps. Philippo arrêté, fut condamné en correctionnelle à vingt jours de prison. Le châtimement n'avait fait qu'exciter



Le Parquet s'est rendu à la petite maison de la ruelle du Château, où la mort a passé.

petite voix chevrotante qui dit :

— Ça devait arriver...
Ce sera là, pour l'instant tout l'oraison funèbre de Désiré Philippo, le gendre d'Ivens, dont le cadavre trois fois troué de balles, gît à cet instant sur les dalles d'une cuisine...

Depuis huit ans, depuis que le vieil ouvrier (car, à 74 ans, François Ivens accomplit encore son travail de graisseur dans une usine de la ville) a donné sa fille unique à Désiré Philippo le malheur est entré dans la maison.

Ah ! les deux bons vieux s'étaient trompés grossièrement sur le compte de Philippo. Bon ouvrier, l'homme soudain se mit à boire. Le cabaret l'accapara. Après quelques années de mariage, il mit tout à coup sa femme, ses deux enfants sur le pavé, vendit tout ce qu'il possédait, glissa la clef sous la porte et partit à l'aventure...

Agnès Ivens se réfugia chez ses parents. Une vie nouvelle surgissait pour elle. En trois mois, elle obtint le divorce. Le père Ivens soupira d'aise. Hélas ! Philippo, ayant bu jusqu'à son dernier sou, se souvint tout à coup de sa femme. Il revint à Seclin. Il sut s'amender pour un temps ; il promit tout ce que l'on voulait. Agnès s'abandonna encore. Après avoir été sa femme, elle devint la maîtresse de Philippo. Les vieux résistèrent longtemps.

Quand ils cédèrent, quand



Tremblant, le vieil ouvrier François Ivens, dit les raisons qui le poussèrent à tuer son gendre.

d'avantage le buveur. A nouveau, les scènes violentes recommencèrent. Chaque jour, des cris s'élevaient, des plaintes mêmes jaillissaient de la petite maison de la ruelle du Château. Le coron tout entier en était éveillé.

Par deux fois le vieillard

Une courte flamme, puis deux, puis trois. Comme un pantin cassé, Philippo, la tête traversée de part en part, s'était affaissé sur sa chaise ; le sang coulant des trois blessures, giclait sur le carrelage sombre... Philippo était mort.

Sur les dernières marches de l'escalier sa femme serrant contre elle ses deux enfants regardait, égarée, le terrible spectacle.

Devant le juge Glorian, en présence du commissaire de police Dobeiaere, Ivens conta longuement sa vie et celle des siens.

On alla dans l'humble coron. Dans la cuisine de la maisonnette le cadavre de Philippo était resté tel que la mort l'avait surpris.

Le docteur Vieilledent, médecin légiste, pratiqua l'autopsie.

Quand le Parquet de Lille s'appréta au départ, Ivens se prit à trembler.

— Alors, dit-il au commissaire ?

— Rentrez chez vous, lui dit le magistrat. On vous fera appeler quand il sera temps.

Entouré par les siens, le vieillard lentement s'en alla. Là-bas, dans sa maison, dans la cuisine où le souvenir d'une vision effrayante les poursuivront à jamais, une femme et deux petits enfants l'attendaient en pleurant.

André CARTON.

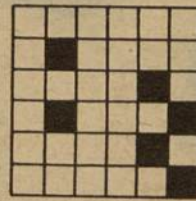


Philippo, après avoir un instant cessé de boire, était retombé dans son vice et terrorisait à nouveau les siens



GAGNER, 9, rue Léon-Vaudoyer, Paris-7^e Service D

10.000^f.
de prix en espèces



avec nos amusants concours

Abonnez-vous pour 5 fr.
à 6 numéros de

GAGNER

Journal de concours, de jeux d'esprit
et de problèmes policiers

Exemplaire gratuit
sur demande à



TOUJOURS ET PARTOUT
LA MEILLEURE

LA PLUS RAPIDE. — 10 minutes seulement pour la mise en plus par pression électro-magnétique.
LA PLUS SÛRE. — Ne peut en aucune façon couper, casser, brûler ou décolorer les cheveux.
LA PLUS SIMPLE. — Légère et facile à employer sans aucune gêne.

Double garantie :
Durée illimitée. Entière satisfaction sinon remboursement immédiat.

WEST ELECTRIC (Dép^t 57), 26, rue de la Pépinière, Paris.



6^{frs} 50 la carte de 4
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS



39^{frs}. RÉGULATEUR DE PRÉCISION
du 'TRAVAIL'
Spécialement étudié et fabriqué pour toutes les professions exigeant un gros effort physique.
En métal chromé 39^{frs}.
Inaltérable
En métal KOMLOR 59^{frs}.
Métal inaltérable, imitant l'or à s'y méprendre
Envol contre remboursement
Garanti 10 Ans sur Bulletin spécial
Echange admis
EV JANS MORTEAU
BESANÇON (Doubs)
Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

CHANCE ET BONHEUR POUR TOUS

Grâce au plus puissant talisman existant actuellement, vous pouvez connaître des jours heureux. Les CENDRES SACRÉES D'ORIENT, préparées gratuitement, vous donneront : suprématie, réussite, chance aux jeux, aux loteries, en amour. Les pouvoirs de ce mystérieux talisman chinois sont incontestablement appréciés et recherchés de tous.

VOICI DES PREUVES



De Mme ANDRÉE DENIS. — 30, bd National, La Garenne, Seine. « Je tiens à vous faire part de mon bonheur, car je suis arrivée à l'amélioration de ma situation dans des proportions auxquelles je n'avais jamais aspiré. L'amour le plus sincère est venu embellir ma vie et je ne crains pas de dévoiler que je suis arrivée au sommet du bonheur dans toute l'acceptation du mot. Toutes mes espérances se sont réalisées au D'ORIENT. »

De M. LÉON BRUCHET. — 61, avenue d'Agen, Auch (Gers) : « Je vous remercie sincèrement de votre talisman contenant les CENDRES SACRÉES D'ORIENT. Depuis très peu de temps que je le possède, je vois tous les jours que j'arrive au grand succès, je surmonte tout, j'arriverai au grand bonheur, santé et fortune. »

De Mme MAR. JOFFRE. — 10, rue de l'Océan, Biarritz : « Depuis que je porte vos CENDRES SACRÉES, je fais ce que je veux, tout me réussit. J'en suis si heureuse que je vous commande un pendentif pour ma fille qui est émerveillée de ma transformation. »

(Si vous écrivez à ces personnes veuillez, je vous prie, joindre un timbre pour la réponse.)

Ces témoignages font partie de centaines d'autres qui seront publiés et peuvent être consultés et vérifiés à mes bureaux. Demandez à recevoir GRATUITEMENT, sous pli cacheté et discret, la brochure et la plaquette illustrée sur l'histoire, les propriétés de ce talisman et les indications pour vous procurer les CENDRES SACRÉES D'ORIENT.

Ecrivez en joignant 1 fr. 50 en timbres-poste (Étranger 3 fr.) au Prof. W. BALYDSON, Service V. P., 58, avenue Anatole-France, Colombes, Seine.

Vous recevez aujourd'hui des amis,
offrez, avant dîner,
le "PIKINA"
l'apéritif toujours goûté
On ne le boit pas,
on le savoure...

L'IVROGNERIE
Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :
Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E N), Londres W. 1

RÈGLES douloureuses, irrégulières.
normalisées par la FANDORINE.
CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris. 8.50, P 9 fr.

CONCOURS 1934
Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e

PAR une étrange ironie du destin, c'est dans une petite ville de la Lusiana, qui porte le joli nom d'Arcadia, que viennent de trouver la mort, sous les balles de la police, deux des plus dangereux bandits d'Amérique : Clyde Barrow et sa maîtresse Bonnie Barker, plus connue sous l'étrange sobriquet de « Sal-le-Suicide ».

Depuis que Capone est emprisonné et que la prohibition a été suspendue dans le monde interlope des Etats-Unis, décors et personnages semblent s'être brusquement transformés. De nos jours, en Amérique, l'élégant et riche gangster de la ville n'ayant plus des millions à gagner facilement dans le trafic clandestin des alcools, s'est éclipse, faisant place aux bandits de grands chemins, aux hors-la-loi qui, chaque jour, défient la police et semblent jouer avec celle-ci un match sans merci.

Ces vedettes du crime ne portent plus le smoking, mais le costume de sport ou, mieux encore, le fruste équipement des cow-boys et des trappeurs. Leurs jeunes femmes, elles aussi, sont alertes et sportives. Au lieu de mener, dans les bars secrets, l'étiolante vie des prostituées, elles ont préféré s'entraîner, aux côtés de leurs amants, à la course en auto et au tir à la mitrailleuse.

Ces redoutables hors-la-loi et leurs « Gun-molls », c'est ainsi qu'ils appellent leurs compagnes, n'ont pas de lieutenants ou de tueurs pour exécuter leurs ennemis. Cette tâche, ils l'accomplissent eux-mêmes et, là où leurs autos sont passées, sheriffs, policiers et gardes nationaux massacrés, marquent de leurs cadavres ensanglantés leur tragique randonnée.

Dillinger, dont *Déetective* a conté, il y a quelques semaines, l'aventure, avait été désigné « ennemi public n° 1 ». Mais ce titre de champion du crime aurait pu aussi bien aller à Clyde Barrow, surnommé « le Serpent à sonnette du Texas ». Sans doute, les douze meurtres qu'il avait commis, dans l'espace de dix-huit mois, lui avaient valu ce surnom. Mais la rumeur publique ajoutait que ce qui l'avait toujours distingué de ce reptile, c'est que le serpent à sonnette prévient son ennemi au moment de l'attaque par le bruit caractéristique qu'il émet ; alors que Clyde Barrow frappait sans prévenir.

C'était un mauvais garçon, un féroce et implacable tueur, qui n'avait jamais fait montre, dans aucune de ses nom-

breuses expéditions, du moindre trait d'humanité, et qui avait pour collaboratrice une femme aussi cruelle que lui : « Sal-le-Suicide », la terrible gangsteresse aux cheveux roux, dont la seule passion était de fumer de gros cigares noirs, tout en mitraillant avec une précision quasi-diabolique de malheureuses victimes...

Clyde Barrow avait débuté dans sa funeste carrière vers l'âge de seize ans. Sa spécialité avait été tout d'abord le vol d'autos. Sa vieille mère, qui tient un poste d'essence à Dallas, dans le Texas, alla à plusieurs reprises implorer les juges en faveur de son fils et obtint quelquefois leur pardon. Puis, vers dix-neuf ans, Clyde rencontra un autre jeune criminel, Roy Hamilton, qui devint son associé. Un soir que les deux gangsters en herbe entraient dans un café de Dallas, leur attention fut attirée par la servante, une gamine de quinze ans à peine, dont la chevelure d'un rouge flamboyant rendait plus vive l'étrange flamme qui, par instant, luisait dans ses yeux noirs et cruels. Elle avait déjà eu comme ami un vaurien de petite envergure qui, au cours d'un vol, s'était fait prendre et jeter en prison. Bonnie Barker, ou « Sal-le-Suicide », comme on l'appelait déjà, était seule au monde et obligée de se débrouiller. Mais son premier amant lui avait inculqué quelques notions utiles au métier de gangster : aussi n'ignorait-elle pas tout de la « profession ». Clyde Barrow et Roy Hamilton l'emmenèrent avec eux et ce fut dès lors un singulier ménage à trois, en même temps qu'une redoutable association criminelle. « Sal » n'avait pas de préférence bien marquée et partageait ses faveurs entre les deux hommes.

Durant de longs jours, le trio vécut de cambriolages, de vols d'autos et de coups de force sans grand éclat, jusqu'au moment où le premier sang fut versé. Ce jour-là, les deux bandits, secondés par leur maîtresse, massacrèrent derrière son comptoir un boutiquier, dans un petit bourg du Texas. Quelques jours plus tard, dans un dancing d'Oklahoma, Barrow et ses associés tuèrent le sheriff de la région.

De vulgaires voleurs, Barrow, Hamilton et « Sal » étaient devenus tout à coup des tueurs professionnels.

La petite troupe terrorisa le sud-ouest du Texas qu'elle sillonna dans une puissante auto. Cette voiture constituait en même temps un véritable arsenal ambulatoire. Bonnie Barker, alias « Sal-le-Suicide », fumait ses gros cigares noirs tout en assumant le service des mitrailleuses. Elle ne manquait jamais son but. Clyde se vantait que sept policemen avaient payé de leur vie la vaine tentation de capturer le « Serpent à sonnette » et qu'ils avaient, au tableau de leurs chasses, une dou-

zaine de victimes. Mais au milieu de leur vie de pillage et de meurtre, les bandits avaient conservé un goût enfantin, une manie absurde, pour les photographies d'amateurs. Rien ne leur plaisait plus que de poser devant l'objectif d'un Kodak, où « Sal » aimait par-dessus tout à prendre des poses avantageuses, fumant son éternel cigare et faisant mine, parfois, de menacer son amant du bout de sa carabine.

Pour cette semeuse de mort, le meurtre était une sorte de sport dont elle pressentait l'issue fatale lorsqu'elle écrivait ce poème :

Un jour on les descendra tous les deux
[dans la tombe]
Et on les enterrera côte à côte.
Quelques-uns en auront du chagrin.

La loi en éprouvera un grand soulagement. Mais, pour Bonnie et Clyde, ce sera la [mort] !

En effet, la fin de leur triste existence était proche. En janvier 1934, premier avertissement : Roy Hamilton fut capturé par la police et envoyé dans un camp de détenus. Clyde et « Sal » volèrent au secours de leur complice. Grâce à un coup de main d'une audace inouïe, ils parvinrent à le faire évader et purent ainsi reprendre le cours de leurs exploits.

Mais, au cours de la détention de Roy, « Sal » s'était-elle rapprochée de Clyde plus qu'elle ne l'avait fait naguère ? Roy rendu à la liberté, devina-t-il qu'il existait une nouvelle intimité entre ceux qui l'avaient libéré ? Peut-être. Toujours est-il que Roy Hamilton, pour la première fois, connu les affres de la jalousie. Il se vengea en livrant Clyde et « Sal » à la police.

L'épilogue survint lorsque l'auto des tueurs fut surprise alors qu'elle roulait à toute vitesse sur la grand-route, près d'Arcadia.

Depuis trois semaines, les policiers, à cet endroit, guettaient le passage du couple. Frank Halmer, garde forestier, l'un des meilleurs tireurs de la région, avait accompagné les policiers. Aussitôt qu'il aperçut l'auto des gangsters, il la mit en joue : « L'idée de tuer une femme me faisait horreur, racontera-t-il plus tard, mais je me disais que si je lui faisais grâce, c'était la vie de bien d'autres hommes qui était en jeu. Ces « rats humains » étaient sans pitié !... Alors... on n'avait pas le choix : j'ai tiré. »

La balle de Frank Halmer frappa-t-elle en plein cœur la gangsteresse aux cheveux rouges ? On ne le saura jamais. Après le premier coup de feu du garde forestier, la police mitrilla aussitôt l'auto et ses occupants, qui furent déchiquetés par les balles.

Lorsque enfin on cessa le feu, on trouva la voiture qui avait capoté, couchée dans un ravin. Clyde Barrow, mort, le corps tordu, s'agrippait encore au volant. A ses côtés, Bonnie Barker était couchée en travers de sa mitrailleuse, serrant entre ses doigts le mégot éteint d'un dernier cigare. Si grande était la crainte de la police devant les « rats humains », qu'elle ne résolut à s'approcher d'eux que lorsque leurs cadavres eurent été transpercés de quarante balles au moins.

Sans toucher à ces dépouilles sanglantes, les policiers prirent l'auto des bandits à la remorque de la leur et regagnèrent Arcadia. Ce fut un étrange et macabre cortège que cette forteresse ambulante, promenade à travers la rue de la petite ville, avec le mort tous les jours.

agrippé au volant et le corps de la jeune femme éroulé sur sa mitrailleuse.

Unis dans le meurtre, Clyde et « Sal » devaient être séparés dans la mort. Les deux cadavres furent entreposés dans deux morgues différentes. Une foule de curieux les assiégea aussitôt pour contempler les dépouilles affreusement mutilées des deux misérables. On admira les cuisses tatouées de « Sal », qui portaient deux cœurs entrelacés et percés d'une flèche.

Quelques jours plus tard, le corps du « mauvais garçon » et celui de la gangsteresse étaient inhumés dans deux cimetières différents.

La prophétie de « Sal-le-Suicide », la tigresse aux cheveux rouges, ne s'était pas réalisée. Les deux amants tragiques ne dorment point couchés côte à côte.

Roy PINKER.



Bonnie Barker, la gangsteresse aux cheveux rouges et son amant Barrow.



Depuis des semaines, des policiers en armes guettaient le passage de la redoutable femme gangster.

SEMEUSE DE MORT

La « semeuse de mort » fut atteinte en plein cœur. On la trouva couchée en travers de sa mitrailleuse, dans son auto blindée.

V. (1) - LE MIRAGE

Pour qu'il fût au diapason, on donna, coup sur coup, une dizaine de pipes à Silenbach.

Une nuit, au poste d'écoute, raconta l'Allemand, j'ai entendu dans vos tranchées un homme qui fredonnait une de vos mélodies, Rozier. Vous savez : La douce dame au poignard. J'ai pensé un moment que c'était vous. Mais vous étiez déjà à Lushafen, à accorder le piano des filles du commandant du camp.

Ils rirent tous les deux. Je vous vois mal, Silenbach, dit la comtesse ; je ne vous reconnais pas.

Je suis pourtant revenu le même. Aucune balle française ne m'a touché. Le même, et moi, je vous retrouve pareille, Carmela, avec votre visage de petite fille têtue. Votre bouche, oui, peut-être, votre bouche a changé.

Il s'arrêta. Avec un grand effort, l'officier sans figure et sans regard se levait. Il fit trois pas vers la fenêtre et l'ouvrit.

Où vas-tu ? demanda Carmela. On entendit comme un sanglot. Puis ensemble, Enrico et Silenbach se dressèrent, se précipitèrent. La Camerina poussa un cri terrible. Escobar et Bruno, penchés sur le balcon, regardaient en bas, sur les dalles du perron, le corps écartelé de Sarrain.

Il était mince et léger comme un enfant. Silenbach le monta tout seul dans ses bras et le déposa sur le tapis, parmi les coussins. Il n'avait pas de blessure affreuse, mais il était mort, et du sang coulait de sa bouche difforme. Carmela, à genoux, les mains à ses tempes, claquait des dents. Rozier s'employait à faire disparaître l'attirail de la fumerie.

Escobar téléphonait à un médecin, au commissariat. Et, se retournant, il vit Silenbach, debout, qui allumait machinalement une cigarette.

Je crois que vous feriez mieux de partir, dit-il. Il n'est pas utile qu'on vous trouve ici, je pense.

Bruno acquiesça de la tête, ramassa son pardessus et son chapeau, serra la main d'Enrico et s'en alla, sans regarder la Camerina. Cernay, qui titubait d'épouvante, le suivit, en criant qu'il allait alerter un général, un homme politique, pour étouffer l'affaire.

Le commissaire, qui sortait d'une fête de famille, en smoking sous son manteau, vint faire les constatations rapidement avec un médecin.

Je comprends, je comprends, répétait-il tout le temps, en hochant la tête.

Il s'en alla, en promettant qu'on viendrait chercher le corps à la fin de la matinée.

Carmela, muette, avec des yeux de folle, et dont personne ne s'occupait, s'était traînée jusqu'à sa chambre et s'était enfermée à clef.

Quelqu'un arriva : c'était Pat Flynn, qui avait été le camarade d'escadrille de Georges Sarrain, à la fin de 1914, à l'époque des cages à poules. Il avait été prévenu par Cernay, qui, affolé, criait dans les boîtes de Montmartre, où la fête s'éteignait. Flynn, ivre lui aussi, venait avec l'idée fixe, tenace, de veiller son compagnon mort. On le laissa, et il s'accroupit près du corps en grommelant des choses inintelligibles.

Escobar alla à la fenêtre, vit qu'il ne pleuvait plus. Il faisait grand jour maintenant.

Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il à Rozier. Partons. Pat Flynn avait fini par s'endormir, allongé contre le mort.

En sortant, Rozier et Escobar s'écartèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, pour éviter la tache brune du perron.

Dans la chapelle de l'opium, deux camarades de l'escadrille où l'on se battait au mousqueton, le képi retourné, la visière sur la nuque, restèrent seuls, couchés l'un à côté de l'autre, sur ce tapis.

■ ■ ■

Il passait encore des revers d'averse. Le col du pardessus relevé, nu-tête, ils montèrent à pied vers les Champs-Élysées. Rozier parla :

Silenbach est resté le plus sain, le moins lâche d'entre nous. Je crois qu'il a eu une seconde la furieuse envie de jeter la Camerina par la fenêtre, après ce malheureux garçon.

Enrico le regarda furtivement. Rozier s'était redressé. Il n'avait plus son air hébété. L'horreur l'avait fouetté, lui avait donné un moment de lucidité. Il y avait dans ses yeux un éclat de rage et de désespoir.

Elle le traînait partout depuis trois

Le service à fumer était digne d'un musée. Il avait été rapporté de Chine. Le plateau était une laque inestimable et la lampe offrait l'apparence d'une chimère.



toute la soirée. Brusquement, elle s'interrompit de pleurer :

— Hélas! Enrico, gémit-elle, il est plus de minuit.

C'était l'heure habituelle de sa première pipe, et ainsi chaque jour, sans qu'elle eût jamais une montre, sans une erreur d'une

ans; Cernay m'a raconté.

Les nuits de fumerie, il se cramponnait à elle, à sa robe, parce qu'il la savait capable de faire l'amour à côté de lui, avec un autre homme, en mordant les coussins pour qu'on n'entendît rien. Quand il pensait qu'il ne la verrait jamais, qu'il ne connaîtrait jamais ce visage tant vanté, il avait des crises affreuses. Alors, elle avait peur, elle le gavait d'éther, elle l'assommait de cocaïne en piqûres. Il a bien gagné son repos.

Ils entrèrent au Fouquet's, désert, s'assirent au fond de la salle. Deux garçons balayaient, lavaient les tables. Ils commandèrent de l'eau minérale. Puis le musicien sortit de sa poche une boîte, des papiers de soie chiffonnés. Profitant de la confusion, avenue Henri-Martin, il avait rafflé sur le plateau de laque les paquets épais de poudre blanche. Ils se servirent tous les deux, en reniflant bruyamment.

Nous sommes tout de même d'assez jolis cocos, ricana Rozier.

Rentré à l'hôtel, Enrico se jeta sur son lit et dormit comme une brute. Dès son réveil, à la nuit, il prépara ses bagages. Il sentait qu'il fallait partir, n'importe où, fuir.

J'ai le Simplon-Express dans deux heures, pensa-t-il ; j'irai peut-être jusqu'à Vienne ou à Budapest.

On frappa, et, avant qu'il eût répondu, la porte s'ouvrit. La Camerina entra. D'un geste machinal, d'une main, elle ôta son chapeau. Ses cheveux, mal noués, glissèrent à moitié sur sa nuque. Sa voix était basse et triste.

— Me voilà. Tu partais ? Je vais avec toi. Ne dis rien : puisque je suis là, il faut bien que tu me gardes. Il est trop tard, Enrico : nous ne pouvons plus nous libérer l'un de l'autre. Tu m'emmeneras où tu voudras... Je suis brisée... Cette lumière me fait mal.

Elle s'étendit sur le lit, sans même enlever son manteau. Enrico n'avait pas ouvert la bouche, pas fait un mouvement. Sur sa coiffeuse, traînait encore, fanée, la rose blanche de son habit, la rose de la chaîne.

■ ■ ■

La vieille comtesse Camerina mourut brusquement à la fin de cette même année, sans que sa fille, qui errait dans les Balkans, pût être touchée par une des vingt dépêches que l'on envoya, au hasard, dans les vingt principaux palaces de l'Europe orientale.

Ainsi, à Venise, les domestiques continuèrent à recevoir, pendant deux mois, des cartes postales à l'adresse de la morte, que Carmela griffonnait sur les tables de restaurant. L'image de la carte et le cachet de la poste donnaient chaque fois une nouvelle piste, prétexte à de nouveaux télégrammes qui arrivaient toujours trop tard, dans des hôtels où traînait encore, dans un couloir, l'odeur impitoyable de l'opium.

Finalement, elle apprit la nouvelle quand elle arriva, avec Enrico, à Palerme et que donna Maria Fuolchi, son amie d'enfance, l'apercevant près des Quatri Cantoni, se précipita pour lui porter ses condoléances.

La comtesse fut frappée de terreur superstitieuse à la pensée qu'elle avait volé dix semaines du deuil qu'elle devait à sa mère. Donna Maria et Escobar durent la soigner

NOTRE DES TÈN GRAND REPORTAGE

minute, minuit lui sonnait dans le cœur. Silenbach dormait, le mélancolique sonneur la réveillait en sursaut, la sueur aux tempes. Fous les mains glacées.

Quand elle fut pour un moment rassasiée, elle recommença à pleurer et laissa tomber la pipe que donna Maria releva pour son compte avec une aisance parfaite. Enrico vit une fois de plus que tout ce qu'avait un jour touché sa maîtresse était contaminé. Et pourtant elle ne lui avait jamais parlé de cette amie, depuis longtemps perdue de vue.

Elle eut la fantaisie de l'Albanie. Le jour où une auto les amena à Durazzo, où ils avaient débarqué, jusqu'à Tirana, on était en train de pendre, à l'entrée de la ville, les ministres démissionnaires du dernier cabinet. C'est l'usage du pays, mais la Camerina n'eut pas le temps de supporter le spectacle, et ils s'en retournèrent précipitamment.

Ils reprirent leur tournée morne, dans le pays incertains, encore éblouis de leur naissance artificielle, où les patients suicidés de la drogue n'étaient pas troublés, les anciens magistrats étant devenus ciréurs, les nouveaux n'ayant pas encore fait traduire le code dans leur patois, et, d'une manière générale, la police ayant la tête ailleurs.

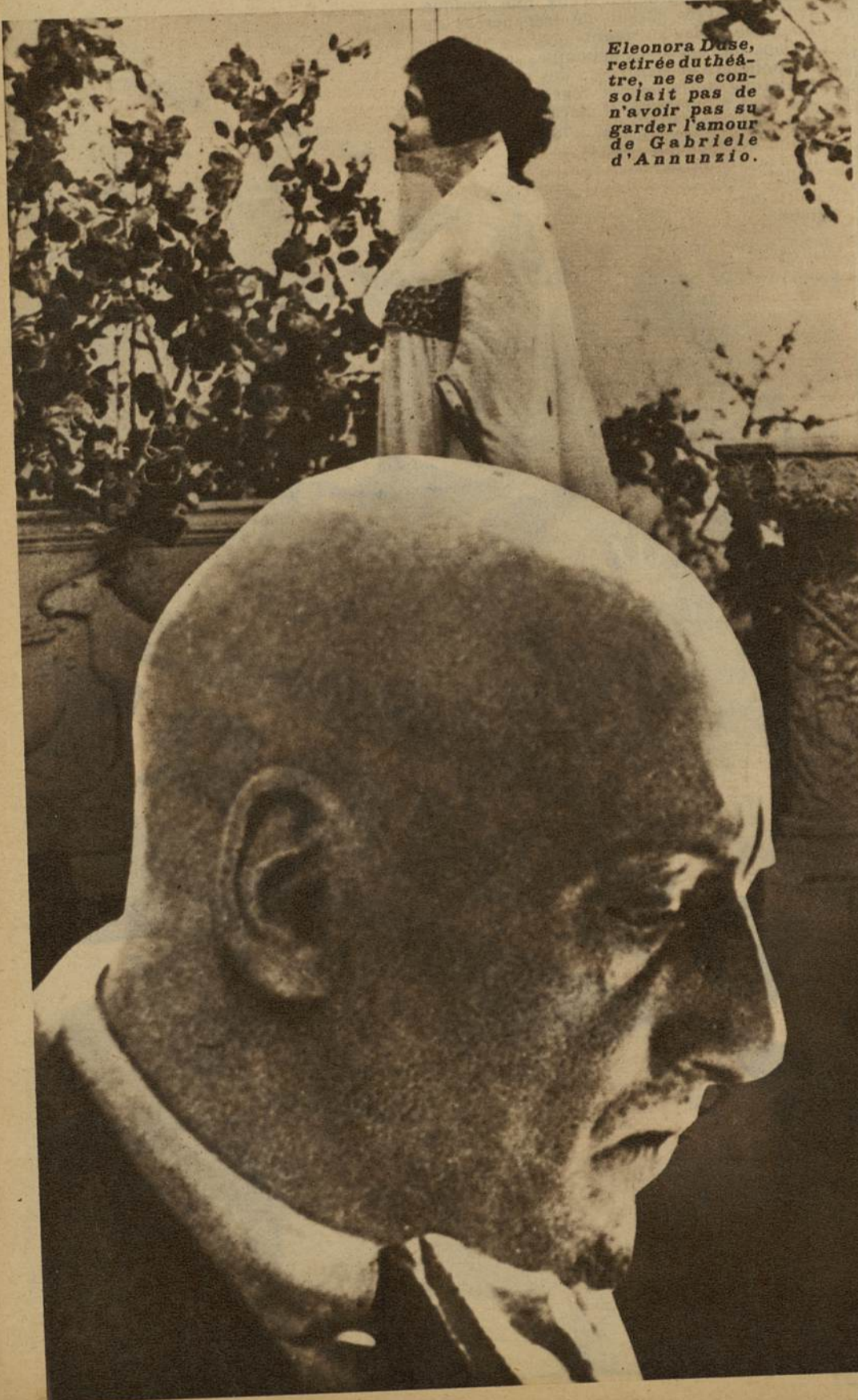
Mais maintenant, sur cette route où ils rebroussaient, ils ne pouvaient entrer dans un hôtel sans que le portier, en entendant le nom de la Camerina, lui remit un télégramme en souffrance, dans son tiroir, depuis quelques semaines. Trente fois, Carmela dit lire la même phrase qui lui annonçait le mort de sa mère. Un tremblement la saisissait chaque fois qu'ils arrivaient dans une ville nouvelle. A la fin, Enrico réussit à pénétrer dans l'hôtel le premier et soustrayit le télégramme; mais elle n'était pas dupe et la nuit, dans les cauchemars de la drogue, elle se levait pour aller fouiller les vêtements de son amant, reprendre la dépêche fatale. Et épeler une fois de plus cette formule lumineuse qui lui redonnait les ressources d'une crise de nerfs qui la brisait.

Comtesse pieusement décédée cette nuit. Obsèques jeudi matin. Respectueusement. Benedict.

Elle croyait avoir perdu le droit de prier sur cette tombe. Elle s'y décida pourtant, comme à un pèlerinage expiatoire. Ils arrivèrent à Venise un soir de mai.

Enrico dut laisser retomber dix fois

Eleonora Duse, retirée du théâtre, ne se consolait pas de n'avoir pas su garder l'amour de Gabriele d'Annunzio.



ant en bronze avant d'éveiller un pas
le vieux palais noir et hostile, comme
carcasse de navire sur une plage. Quand
vieillard en tablier noir ouvrit enfin la
te, la comtesse cria de la gondole où elle
encore assise :
— C'est moi, Benedict.
tr la salua sans dire un mot. Tout dans la
neure était glacé, hargneux. Il n'y avait
quelques pièces d'habitables, et à chaque
filant Enrico ouvrait des portes qui don-
nent sur des salles vides, ruinées, aux
êtres sans vitres. Carmela refusa de monter
dans sa chambre, qui était contiguë à celle
de sa mère et voulut installer un lit dans la
bibliothèque. Benedict rôdait autour d'eux,
fancieux et rancunier. Au milieu de la nuit,
la comtesse à moitié folle obligea Enrico à
habiller. Ils s'enfuirent et allèrent coucher
près, au Cavaletto.
Mais à Venise la comtesse Camerina ne
puvait, avec décence, habiter à l'hôtel.
donna Maria Fuolchi leur offrit, avec beau-
coup de grâce, l'hospitalité pour quelques
jours dans sa maison du Jardini où elle était
veuve, son mari courant la ballerine à Milan,
plus les printemps.
Le troisième jour, elle annonça, avec
quelque agitation, à ses deux hôtes qu'il y
aurait le soir, à dîner, Eleonora Duse, retirée
du théâtre et qui ne se consolait pas de n'avoir
pas su garder l'amour de Gabriele d'Annun-
zio. C'était une femme vêtue d'une robe noire
presque modeste, aux lourds cheveux argen-
tés, au visage détruit. Elle n'avait jamais été
belle, et la flamme qui avait animé pendant
un quart de siècle le masque divin de l'égale
de Sarah Bernhardt était éteinte mainte-
nant. Elle était triste, un peu distante, avec
parfois de brusques éclats de gaieté quand
on enjolivait pour le lui offrir, un souvenir
qu'elle aimait.
Ainsi, Carmela raconta que, toute jeune
fille, elle avait assisté à Milan à une représen-
tation de la *Giocarda*, où, au milieu de la
pièce, la Duse avait les deux mains écrasées
par la chute d'une statue, selon le rôle. Elle
portait une robe blanche aux manches
immenses, et ses gestes d'infirme inspirée
extériorisaient une angoisse surhumaine dont
le public ne put se guérir, le rideau tombé.
Il réclama vingt fois la Duse et à la fin ses
mains, il voulait voir ses mains. Epuisée,
radiée, elle les dégacha des manches, les
offrit dans la lumière d'un projecteur.

E. DAME ÉNÈBRES

PAR PAUL BRINGUIER

Pendant que la comtesse parlait, la tragé-
dienne, les yeux plus brillants, avait instinc-
tivement avancé ses mains sur la nappe.
Tous les regardèrent, longues, pâles, encore
émouvantes.

Eleonora dit :
— Oui, je me souviens de ce soir-là.



Gabriele envoya dans ma loge une grande
corbeille de fleurs, avec une carte où il avait
écrit : « A Eleonora Duse, aux blanches
mains. » Et cette phrase est restée la dédicace
du livre quand la pièce a été publiée.

Elle se tut, égarée, de nouveau prisonnière
de son passé. Maria Fuolchi trouva le moment
opportun pour le coup de théâtre qu'elle avait
préparé :

— D'Annunzio est à Venise. Je l'ai ren-
contré à midi, devant le Danielli, entouré
d'une cohorte de jeunes gens aux yeux de
feu.

La Duse la regarda avec vivacité :

— Comment est-il? On dit qu'il a vieilli.
Sa blessure...

— Vous en jugerez par vous-même; je
lui ai demandé de venir après le dîner.

Eleonora Duse rougit violemment :

— Ce n'est pas possible. Lui avez-vous
dit...?

— Je l'ai naturellement prévenu que vous
étiez là...

— Eh bien ?

— Il m'a promis de passer.

La vieille tragédienne tordait sa serviette
entre ses mains, bouleversée comme une col-
légienne. Elle dit faiblement :

— Vous n'auriez pas dû, donna Maria...
Mais elle ne parla pas de partir.

Quand ils passèrent dans un salon, pour
le café, Carmela serra le bras d'Enrico :

— C'est terriblement émouvant, cette ren-
contre. Tu sais que leur liaison a été célèbre,
avant la guerre.

Il rit :

— Oui, les grandes passions historiques.
Pauvre Béatrix!

Elle se sépara de lui avec colère.

— Tu n'entends rien aux choses du cœur.

Le mot cœur lui remplissait la bouche. Il
la regarda s'empresser auprès de la Duse,
lui prendre la main, noyée dans l'attendris-
sement. Pour la première fois, il vit que le
sourire de la comtesse était devenu mou,
qu'elle hochait la tête en parlant. Il pensa
à celle qui, à Saint-Sébastien, sept ans aupar-
avant, dure et vibrante, avait toujours l'air
d'être sur les pointes comme une danseuse.
Il se dit avec une sorte d'acharnement :

« Je suis collé avec une vieille femme.
L'année prochaine, elle promènera dans ses
malles des perroquets et des pékinois. »

Gabriele d'Annunzio arriva vers onze
heures. Quand il entra, un peu empâté, déjà
un peu voûté, l'expression du visage déformée
par son œil mort, dans un fantaisiste uni-
forme blanc, la Duse seule ne se leva pas,
sans qu'on pût deviner si c'était par dignité
ou par émotion. Maria Fuolchi présenta
Carmela et Escobar au poète. Et pendant
que celui-ci saluait la comtesse, Enrico remar-
qua que l'incorrigible tendait le jarret et
rentrait le ventre, attentif à se composer
une attitude, pour un double jeu instinctif
devant la Duse éperdue et la Camerina
éblouie.

Il baisa la main d'Eleonora avec une indif-
férence un peu appuyée et s'assit; mais,
presque tout de suite, il se releva, avec une tasse
de café à la main. Il se cambrant et échangea
quelques mots avec la seule hôtesse, d'une
voix impérieuse, manifestement de mauvaise
humeur. Il devait maudire le caprice qui
l'avait poussé à venir. La Duse, qui connais-
sait ce genre de cruauté cérébrale qui le
rendait insupportable quand quelque chose
lui déplaisait, n'osa plus faire un mouve-
ment. Au bout d'un quart d'heure, il voulut



C'était l'heure habituelle de sa première pipe, et ainsi chaque jour, sans qu'elle eût
jamais une montre, sans une erreur d'une minute, minuit lui sonnait dans le cœur.

prendre congé. Il chercha des yeux, pour
s'excuser, donna Maria, qui était sortie une
minute et la vit revenir les mains chargées
du service à fumer. Il ne partit pas.

D'Annunzio fumait en amateur délicat,
goûtant la pipe à petits coups, la reposant
sans chercher la dernière arme de la drogue
au fond du fourneau. Eleonora suivait la
même manière: Maria Fuolchi, trop occupée
à ses devoirs d'hôtesse et à faire les pipes, ne
s'en laissait aucune. Parfois, quand le poète
parlait, de longues minutes s'écoulaient avant
que l'on entendît de nouveau le grésillement
des boulettes.

Carmela et Enrico devaient faire un effort
pour refréner leur glotonnerie de malades.
Ils y étaient aidés par l'étonnante atmos-
phère de cette soirée, où tout était précieux,
plein de face. Et d'abord le décor. Ils étaient
depuis longtemps habitués aux chambres
d'hôtel, où il fallait calfeutrer les portes avec
des couvertures pour que le parfum subtil ne
fit pas scandale, et à la trousse de voyage
avec sa pipe de bois et de métal en trois
morceaux, son minuscule plateau d'alumini-
um.

Ici, ils étaient entourés de vieilles tapis-
series vénitienes de la fin du XIII^e siècle,
aux sujets mystérieux, aux couleurs chan-
geantes de pastel fané. Les coussins étaient
faits d'étoffes lourdes et précieuses, et l'ou-
vrière avait usé d'un tel artifice qu'en les
défaisant, en les vidant de leurs duvets, on
pouvait retrouver intacte la robe d'apparat
qui leur servait d'enveloppe. Le service à
fumer était digne d'un musée. Il avait été
offert à donna Fuolchi par son parrain,
l'archevêque Antonia Ferruge, directeur des
Missions, qui l'avait rapporté de Chine et ne
se doutait pas que sa pupille n'en ferait pas
le seul ornement d'un cabinet à bibelots. Il
y avait deux pipes : une de jade, d'un vert
profond et pur, seulement ornée au bout d'une
tête de dragon sculptée dans une émeraude;
l'autre, d'un ivoire ancien, noir et lourd
comme un bronze, incrustée d'une dentelle
d'or aux dessins innombrables. Le plateau
était une laque inestimable aux allégories
hardies; la lampe offrait l'apparence d'une
chimère d'or vert.

D'Annunzio parlait de Fiume, de ses *arditi*
de dix-sept ans brûlant d'une foi qui parfois
l'avait effrayé lui-même. Il soutenait sans
effort le ton grandiloquent, et les mots
héroïques paraissaient aussi naturels dans sa
bouche que les jurons dans celle d'un marin
général.

Puis il inclina vers les souvenirs. Il rappela
l'âge heureux de la fin du siècle passé, sa
consécration par Paris. Dès qu'il n'avait
plus envie d'être antipathique, il assurait
avec facilité la défaite des plus bourrus, et
bientôt Escobar, pourtant irrité au début,
fit pénitence. Il dit que les gens d'Arcachon
se souvenaient de l'époque où le poète, pour
prendre son bain, entraît nu sur un cheval
blanc dans la mer.

D'Annunzio ajouta quelques détails. La
seconde épineuse fut celle où il se tourna vers
la Duse et lui dit, la tutoyant brusquement :

— Tu te souviens, Eleonora?

Elle se redressa, rougit légèrement, répon-
dit avec feu, comme si elle avait patiemment
attendu son tour dans la coulisse et qu'un
régisseur l'eût poussée sur le plateau. Et il
ne fut plus parlé d'autre chose que de leur
légende d'amour.

Il était trois heures du matin quand donna
Maria, Carmela, et Enrico les accompagnè-
rent jusqu'au seuil qu'effleurait l'eau du
canal. Le canot automobile d'Annunzio vint
se ranger devant eux. Il aida la Duse à y
monter, mais resta lui-même sur la dernière
marche de l'escalier.

— Où habitez-vous, Eléonora?

— Au Lido.

— Mon *motoscaf* va vous y conduire. Moi,
je dois rentrer sans tarder au Danielli.

Il donna l'ordre au mécanicien. Le mirage
s'était évanoui. La Duse, un peu affaissée,
vieille de nouveau, ne fit même pas de signe
d'adieu.

On entendait le bruit du moteur qui s'éloi-
gnait vers la lagune. Hautain comme à son
arrivée, le *commandante* appela une gondole
qui passait.

(A suivre.)

Paul BRINGUIER.



VI. (1) — LE BRIGANDAGE EN 1789. — SUR LES ROUTES. L'ATTAQUE DES DILIGENCES. — LES MYSTÉRIEUX « COMPAGNONS DE JÉHU »

Est sous le Directoire que l'attaque des diligences commença à s'opérer en France sur une grande échelle. Voyager est à cette époque un péril. Les routes, à aucun point de vue, ne sont sûres. Non entretenues depuis quelques années, elles sont semées d'ornières et fondrières où les voitures versent ou s'enlisent. Non surveillées, elle abondent plus encore en brigands de toutes les provenances qui trouvent de commodas repaires dans les bois, dans les ruines anciennes ou récentes, dans les grottes naturelles, dans les carrières abandonnées, dans les vieux souterrains. Les brigands sont partout. On a vu la bande d'Or-gères en Beauce, Schinderhannes sur le Rhin, Sallambier dans le Nord, où opèrent les *garrotteurs*. Mais dans le centre, les *Chiffonniers* écumant la campagne ; dans le Midi, on ne peut voyager sans escorte, ou plus simplement il faut payer rançon, (dans certaines régions des écriteaux accrochés aux arbres en avertissent les voyageurs) ; sur les bords du Rhône, certaines auberges sont des coupe-gorge d'où ne ressortent pas ceux qui y sont descendus, et dans la même région on parle avec terreur des exploits de ces fameux compagnons de Jéhu qui ne sont pas des brigands... ou qui en sont... ou qui peut-être n'existaient pas, tout au moins de la façon que l'on croyait. Nous verrons cela tout à l'heure.

Quant au provinces de l'Ouest, plus troublées que tout le reste du pays, il faut les mentionner à part. Dans les provinces de l'Ouest, ainsi que dans tout le reste du pays, il y a des bandes de vulgaires brigands. Mais à côté il y a la Chouannerie et la situation se complique.

Les chouans, en principe, ne font la guerre qu'au gouvernement de la République et non aux particuliers, et certains d'entre eux, et quelques-uns de leurs chefs notamment, ne veulent jamais faire personnellement que cette guerre-là, tout en étant obligés parfois de fermer les yeux sur des agissements auxquels ils n'auraient pas consenti à prendre part eux-mêmes. Car nombre de chouans, — hommes et chefs, — tiraient du principe ci-dessus la déduction suivante : l'argent de l'Etat n'appartient pas au gouvernement usurpateur de la République, mais à son légitime propriétaire le roi. Donc il était juste de le reprendre pour servir la cause royale. Or il y avait deux moyens de reprendre cet argent : piller les caisses publiques où il était déposé ; arrêter les malles-postes qui le transportaient. Ce dernier procédé était le plus employé. Les bandes de chouans, en dehors des combats qu'elles livraient aux soldats « bleus », aux gendarmes et aux gardes nationaux, arrêtaient de jour ou de nuit les diligences, dont parfois le conducteur était plus ou moins leur complice, et s'emparaient de l'argent contenu dans les coffres. Les chouans ne prenaient-ils que l'argent du gouvernement ? Cet argent servait-il exclusivement la cause royale ? Eh bien, nombre de chouans estimaient qu'en se servant eux-mêmes ils servaient la cause royale, qu'en employant cet argent à leurs besoins personnels, à leur subsistance, à leur équipement, à leurs achats de poudre, ils l'employaient aussi bien qu'en le versant à la caisse royale. Et ce

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 289.

Les Chouans, en principe, en voulaient au gouvernement et non aux particuliers.



raisonnement avait pour beaucoup d'entre eux l'avantage de satisfaire leur cupidité. Quant à l'autre question, on peut répondre oui et non. Pour les chouans, les partisans de la République, les acquéreurs de biens nationaux, les curés « jureurs », tous les « ennemis de la religion et du roi » étaient des coupables, des réprouvés, qu'eux, « chasseurs du roi », avaient le droit de dépouiller, souvent le devoir de tuer.

Les temps étaient impitoyables. Dans les deux partis, l'habitude des périls, de la violence et de la ruse, pendant ces luttes sans merci, avaient endurci des cœurs naturellement durs. Des bandes comme celles de Coupe-et-Tranche et du Grand Gars semaient la terreur. La chouannerie ne devenait plus qu'un prétexte à des bandits pour couvrir l'assassinat, le rançonnement des voyageurs, le pillage d'habitations isolées, dont on « chauffait » les propriétaires pour qu'ils avouassent la cachette de leur argent.

Nous allons, de l'Ouest, nous transporter dans l'Est et le Midi. Notons auparavant qu'une des plus célèbres « causes » de la fin du dix-huitième siècle est constituée par un pillage à main armée de voiture publique. C'est l'attaque du Courrier de Lyon, qui eut lieu le 8 floréal an IV (27 avril 1796), quelques mois à peine après l'établissement du Directoire. Elle est trop connue pour que j'y insiste. C'est strictement une affaire de droit commun. Les assassins étaient — sauf Dubosc, professionnel — des criminels d'occasion et assez maladroits. C'est son mystère qui passionna l'opinion et la fit fameuse entre toutes.

Bien d'autres affaires analogues, pour la plupart bien oubliées à présent, lui succédèrent. Dans toute la France, des bandes armées attendaient en des lieux déserts les malles-postes pour les dévaliser. Mais ces bandes étaient-elles toutes composées, comme celle du Courrier de Lyon, de vulgaires malfaiteurs ?

Non. Dans l'opinion des contemporains, elles étaient composées de « vengeurs » thermidoriens, de partisans royalistes organisés en sociétés secrètes (dont le quartier général était à Lyon) pour le retour du roi. Elles avaient différents noms selon les pays. Dans le Midi c'étaient les *Enfants du Soleil* et vers le Rhône les *Compagnons de Jéhu*. Pourquoi ce nom ? Voici : Jéhu était un roi d'Israël sacré par Elisée pour l'extermination de la Maison d'Achab. Elisée, c'était Louis XVIII ; Jéhu, c'était Cadoudal ; la maison d'Achab, c'était la Révolution. Cette explication est du moins celle que donne Alexandre Dumas dans le célèbre roman que les *Souvenirs de la Révolution* de Nodier lui inspirèrent.

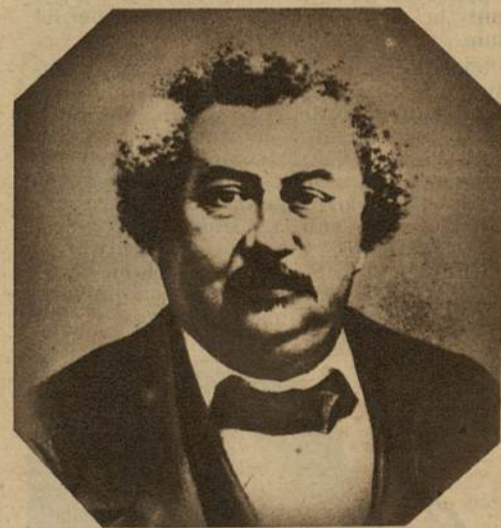
Les Compagnons de Jéhu... Tous les historiens mentionnent leur existence et apprécient leurs exploits selon leur personnelle opinion, s'ils en ont une. De nombreuses légendes entouraient ces héros de grands chemins. Selon la version de certains historiens, les Compagnons étaient des gentilshommes cachant de grands noms sous des noms de guerre. Ils attaquaient les diligences, oui, mais seulement pour s'emparer de l'argent de la République, qu'ils versaient intégralement à Cadoudal pour subvenir au besoins de la guerre de l'Ouest. S'ils prenaient par erreur l'argent d'un particulier, ils le lui restituaient avec des excuses. De faux Compagnons de Jéhu, suscités par la police du Directoire, agirent autrement. Les vrais jamais... Nodier et Dumas renchérisse encore dans le goût romantique, nous les peignant tous nobles, jeunes, élégants, chevaleresques, délicats, galants. Quand une belle voyageuse, à les voir paraître au coin d'un bois, à cheval, armés et masqués, prenait peur

et tombait en pâmoison, ils lui faisaient respirer des sels, mouillaient ses tempes d'eau de senteur. Beaux comme Paris, intrépides comme Achille, ils quittaient les bals où ils courtisaient les belles victimes pour aller en affronter d'autres, les balles (quel jeu de mots !) des gendarmes...

C'est magnifique... Mais, hélas ! ce n'est pas vrai. Nombre d'historiens se sont refusés à voir les « arrêteurs » de diligences de l'Est et du Midi sous cet aspect noble. M. G. Lenotre, l'éminent historien qui s'est consacré à ces extraordinaires vingt-cinq années qui vont de la prise de la Bastille à la chute de Napoléon, a récemment porté un bien rude coup à la légende des compagnons de Jéhu en niant leur existence, ou tout au moins en affirmant que les vengeurs thermidoriens, que ceux qui furent appelés *Compagnons de Jéhu*, ou de *Jésus* ne devaient pas être assimilés « avec les aventuriers qui, sur toutes les routes de France, s'embusquaient en troupe en des endroits déserts et attaquaient les malles-postes pour s'emparer de l'argent du gouvernement, sous le prétexte d'enrichir le trésor royal qui, bien entendu, n'en vit jamais un écu. »

Voyons les quatre bandits gentilshommes du roman. Dumas, en dehors des noms, surnoms et titres qu'il leur prête, avait déjà, dans sa préface, donné leur vrai nom, du moins celui sous lequel ils furent condamnés : Laurent Guyon, Etienne Hyvert, François Amiet et Antoine Leprêtre. M. G. Lenotre précise leur profession. Leprêtre « taillait le rouge et le noir dans un café de société avec divers particuliers. » Guyot, après avoir été clerc de procureur, vendait du plâtre à Lyon. Amiet était boulanger, Hyvert (ou Hiverl) marchand de bois. Tout cela n'a rien de très aristocratique. Je sais bien : il y avait le malheur des temps. Les émigrés à Londres firent tous les métiers. Mais un détail que je donnerai tout à l'heure dément aussi les assertions des historiens qui voient en eux des nobles déguisés.

Ils furent condamnés à mort pour avoir arrêté, dans la nuit du 26 ventôse, an VIII (17 mars 1800), tout près de Nantua, la diligence de Genève à Lyon. Armés de fusils, ils firent descendre les voyageurs, leur lièrent les



Le romancier Alexandre Dumas reconnu aux « Compagnons de Jéhu » une certaine galanterie et une grande noblesse.

mains et les pieds ainsi qu'au conducteur et au postillon, puis volèrent dans le chargement une somme de 26.258 francs et deux caisses d'horlogerie-bijouterie.

Arrêtés peu après (ils étaient armés de pistolets et l'un d'eux avait trois montres dans ses bottes) et reconnus par le conducteur de la diligence, le postillon et l'un des voyageurs, ils furent condamnés à mort. L'épisode de la dame défaillante et soignée par l'un d'eux qu'elle reconnut ensuite, est imaginaire ou du moins se passa au cours d'une autre attaque de diligence, et du reste la dame ne put même pas décrire celui qui l'avait soignée et qu'on ne retrouva pas.

La mort des condamnés fut-elle également romancée par Nodier et Dumas ? Dans sa préface, Dumas donne le procès verbal d'exécution, dressé à Bourg par Dubost, greffier : « Ce jourd'hui, 23 vendémiaire an IX... »

Et il est relaté qu'avertis par lettre à 8 heures du matin qu'ils seraient exécutés à 11 heures, « ces quatre accusés se sont donné des coups de pistolet et donné des coups de poignard en prison. Leprêtre et Guyon, selon le bruit public, étaient morts ; Hyvert, blessé à mort et expirant ; Amiet, blessé à mort, mais conservant sa connaissance. Tous quatre, en cet état, ont été conduits à la guillotine, et morts ou vivants, ils ont été guillotins... »

M. G. Lenotre dit que dans la soirée du 14 octobre 1800, une pierre lancée de la rue dans la prison apprit aux condamnés que l'exécution devait avoir lieu le lendemain. Par connivence de la maîtresse de l'un d'eux, ils s'étaient procurés des couteaux. Ils étaient enfermés séparément, mais pouvaient se parler. A un signal donné par l'un d'eux, ils se frapèrent en même temps. Comme dans le récit

L'attaque du Courrier de Lyon fut certainement le pillage à main armée de voiture publique le plus retentissant.



L'arrestation mouvementée de Cadoudal, le chef des « Compagnons de Jéhu ».

précédent, deux moururent sur le coup, le troisième était expirant mais, détail omis ou ignoré par le greffier : « Amiet, lui, tournant le couteau dans sa poitrine, criait : « Mais je n'ai donc pas de cœur ! » Les exécuteurs le portèrent à la charrette ; les autres, traînés par les jambes et leurs têtes frappant l'escalier, furent placés à côté de lui.

Maintenant, voici un autre récit de l'attentat et de l'exécution qui se trouve rapportée par A. Fouquier dans ses *Causés Célèbres*.

« On vit redoubler l'audace des brigands... La diligence de Lyon à Genève fut audacieusement pillée au grand jour à plusieurs reprises différentes.

« Ces succès ne furent pas de longue durée. L'attaque d'une voiture qui renfermait des gendarmes déguisés leur fut fatale. Trois d'entre eux furent passés par les armes, quatre furent condamnés, le 6 vendémiaire, à subir le châtiement de leurs crimes sur la place publique de Bourg.

« Le 23 vendémiaire, on voulut extraire de leurs cachots les quatre condamnés. Quand on ouvrit la porte on les trouva armés de couteaux, entièrement déguisés de leurs chaînes, quoique leurs fers eussent été vérifiés peu d'heures auparavant.

« Le geôlier et les gardiens s'enfuirent à ce spectacle, poursuivis dans la cour du préau par les quatre forcenés presque nus. Mais le détachement qui devait conduire les quatre condamnés sur le lieu du supplice était là. Les scélérats, couchés en joue, étaient traqués dans un coin de la cour. Alors se produisit une scène hideuse qui peint au vif l'horrible courage et le mépris de la mort qui inspirait ces hommes. L'un d'eux, dit le Prêtre, commença une danse obscène et, tâtant la place de son cœur, s'enfonça son arme dans la poitrine. Il tomba foudroyé. Un autre, Guyot, se perça de plusieurs coups, et comme il ne mourait pas, un gendarme compatissant l'acheva d'un coup de mousqueton. Les deux autres s'étaient également frappés : on les dompta et on les conduisit au lieu du supplice. Le plus petit de ces bandits, Hyvert, s'était scié les artères avec un mauvais couteau ; un coup de feu lui avait cassé l'épaule et il s'était plongé le couteau dans l'estomac, en l'agitant avec frénésie et en criant :

— Ah ça, je ne peux donc pas mourir ! J'ai donc l'âme chevillée dans le corps !

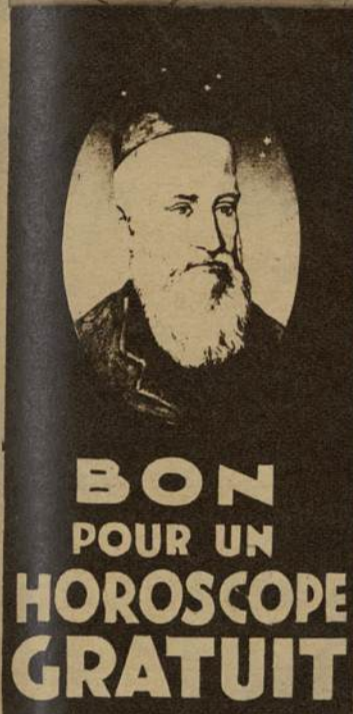
« On les conduisit, ruisselants de sang, vomissant des blasphèmes, jusqu'à l'escalier de la guillotine, qu'ils montèrent en chantant le *Ca ira*. »

Voilà qui a des analogies avec le récit d'Alexandre Dumas. Mais on voit qu'il n'est pas question de noblesse, loin de là... Imaginez-on un gentilhomme, un royaliste chantant le *Ca ira* ?

Cependant la police se réorganisa, la répression devenant efficace. On traquait les pilleurs de diligences, de malles-postes. On faisait suivre celles-ci par des gendarmes. Un postillon, pour s'être défendu avec succès, fut félicité et récompensé par Bonaparte. Cela ne veut pas dire que les attaques de voitures sur les grandes routes cessèrent entièrement. On en a la preuve par la fameuse affaire de Quesnay, en 1807, dont Balzac s'inspira pour son roman *Mme de la Chanterie*.

(A suivre.)

Frédéric BOUTET.



BON POUR UN HOROSCOPE GRATUIT

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

- Broch. 77.301 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.
- Broch. 77.306 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
- Broch. 77.314 : Carrières administratives.
- Broch. 77.319 : Toutes les grandes Écoles.
- Broch. 77.327 : Emplois réservés.
- Broch. 77.334 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.
- Broch. 77.338 : Carrières de l'Agriculture.
- Broch. 77.347 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
- Broch. 77.349 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme
- Broch. 77.359 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
- Broch. 77.365 : Marine marchande.
- Broch. 77.370 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.
- Broch. 77.374 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).
- Broch. 77.382 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).
- Broch. 77.386 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.
- Broch. 77.392 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.
- Broch. 77.396 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

8 Fr. DEPUIS L'USINE

Superbe Maître bracelet forme ronde

Spiral chronométr. lumineux 141.

En argent contrôlé..... 39 f.

En forme tonneau, chron. 39 f.

Dama, plaqué or ou argent. 35 f.

Exp. cont. remboursements - Garantie 10 Ans

EV LYNDIA, MORTEAU p. Besançon

OTEZ LE BANDEAU

autrement dit : voyez clair dans votre vie, grâce aux révélations que la Science Astrologique vous donnera sur votre avenir par l'intermédiaire de son plus illustre maître, le professeur Sirma.

Votre vie changera du jour au lendemain, tous les événements tourneront en votre faveur et vous atteindrez ainsi rapidement la situation et les affections qui représentent pour vous le BONHEUR.

Découpez le bon ci-contre, mettez-le dans une enveloppe à l'adresse indiquée, en joignant une feuille de papier sur laquelle vous écrirez très lisiblement, et de votre propre main, vos nom, prénoms, adresse et date de naissance. Ajoutez, si vous le voulez, 1 fr. en timbres-poste pour frais d'envoi.

Le Bonheur vous ouvre aujourd'hui sa porte. Entrez avant qu'il la referme peut-être pour toujours.

Cou... cou!...

La Joie de vos Enfants

30 FR.

Garanti 5 ans

Envoi contre Remboursement Echange admis

Coucou chantant. 40 fr.

COUCOU EV LYNDIA MORTEAU (Doubs)

Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

MÉNAGÈRE 37 PIÈCES

SUR TOUTES LES TABLES du Luxe à peu de Frais

12 cuillers 12 cuillers à café

12 fourchettes 1 louche

Modèle Luxe... 49 F

Grand Luxe... 59 F

SIMOMETAL

remplace l'argent n'a pas d'inconvénient

Inoxydable

PRIME GRATUITE à tout acheteur

1 LOUCHE PENDULETTE DE CUISINE Garantie 5 Ans

Chèques Postaux 312-45 Dijon

Envoi contre remboursement

TIMIOS EV MORTEAU (Doubs)

Echange admis

VOTRE AVENIR

sera comme un Livre ouvert devant vous...

BIEN ENVOIR AU SEIN DE LA SAINTE FORTUNE

DÉSTIN

Vous avez votre Médecin, votre Notaire, votre Avocat... Ayez aussi votre **ASTROLOGUE**

Demandez Notice Gratuite

INST. D'ASTROLOGIE SCIENTIFIQUE

2, Rue du Port

VILLENEUVE-ST-GEORGES (S&O)

Sensationnel !!! Un Chronomètre

DE HAUTE PRÉCISION "Alheur" (toujours à l'heure)
GARANTI DIX ANS
 BOITIER en PLAQUÉ OR
 INALTÉRABLE COMME L'OR PUR

présenté par la célèbre Marque UTILIA

Pour 15 frs par MOIS

Vous aurez à la fois un chronomètre de Haute précision et un bijou d'une élégance supérieure de forme extraplate, décors modernes.



MOUVEMENT avec échappement à ANCRE, Barillet indépendant, Ligne droite, Double plateau, Levées visibles rubis, Ellipse demi-lune en saphir, Empierré de 15 rubis fins, Volant d'Ancre et Ancre laiton assurant un échappement anti-magnétique, Balancier compensé acier nickel, Véritable Spiral Bréguet, donnant un réglage de Haute Précision garanti insensible aux variations de température et aux changements de position.

Il est garanti DIX ANS et sa précision est absolue. Il n'est pas sensible à l'aimantation produite par les dynamos et autres machines électriques.

Le CHRONOMÈTRE ALHEUR

vous donnera toutes les GARANTIES exigées :
PRÉCISION - RÉGULARITÉ
SOLIDITÉ - ÉLÉGANCE

Son BOITIER est INALTÉRABLE comme l'Or, aussi résistant qu'une boîte d'or de 800 fr. ; il a la même forme, la même apparence, les mêmes avantages que l'Or pur tout en coûtant beaucoup moins cher.

Il est en PLAQUÉ OR laminé, composition inaltérable, garantie fixe, et il est racheté après usage 2 fr. 50 le gramme, c'est-à-dire **8 FOIS PLUS QUE L'ARGENT.**

Nous livrons à tous et partout cette merveilleuse pièce de précision aux conditions du Bulletin de commande ci-dessous, franco de tous frais :

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné, déclare acheter ferme le Chronomètre "Alheur" en plaqué or, au prix de 195 frs, que je paierai régulièrement chaque mois à raison de 15 frs par mois, jusqu'à complet paiement. Au comptant 180 frs.

Nom et Prénoms _____ Signature : _____
 Profession _____
 Adresse _____
 Ville _____ Dépt _____

Décher ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE S. A. - 15, Rue d'Enghien, PARIS (X^e)

Catalogue franco sur demande

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame.

Gagnez de l'argent CHEZ VOUS

Les Editions T. Labor, La Rochelle, indiquent 4.000 maisons confiant des travaux divers. Notice 0 fr. 50.

DESTINÉES révélées par Astro, Grapho, Chiro, Tarots Mme LEBERTON, 20, rue Brey, Paris

POUR LA CONFIANCE ! POUR LA REPRISE DES AFFAIRES !

Les Galeries Barbès appliquent dès à présent un NOUVEAU TARIF IMBATTABLE



(N° 506 du cat.) Chambre moderne bombée "Vedette" chêne massif, sculptures masse : 1 armoire à glace 3 portes ouvr., côtés bombés, larg. l'40, tiroir bijoux ; 1 lit corbeille larg. l'43 ; 1 table liseuse marbre. Complète. Sacrifiée à

1595

GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE
 REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES
 LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS
 TOUTE LA FRANCE
 Usines et Ateliers : 52, rue des Poissonniers
 (à 150 m. des Magasins). Visites tous les matins.



GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)
 Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Chillou ■ LILLE 114, Rue Nationale
 MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 10, Rue St Pantaléon

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM GRATUIT

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1° l'Album général d'Ameublement. 2° l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile. 276

Cadeau à tout acheteur pendant la période des grandes semaines de Paris

DÉTECTIVE



LES MANIAQUES

M. Kling, directeur du Laboratoire Municipal, examine les engins de mort semés un peu partout dans la ville par les maniaques.

Lire, page 3,
le saisissant article de notre collaborateur M. Lecoq.